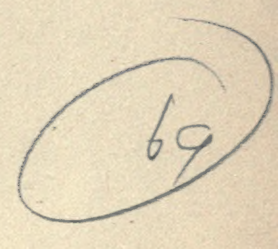

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00016511 8



Jéricho

DU MÊME AUTEUR :

(THÉATRE)

LE JURÉ, monodrame en 5 actes, illustré par Odilon REDON, avec une préface sur le *Monodrame* et le *Fantastique réel.*

DISCOURS SUR LE RENOUVEAU AU THÉATRE.

EDMOND PICARD

JÉRICHO

COMÉDIE-DRAME EN TROIS ACTES

ET

XXIV SCÈNES

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ, EDITEUR

31, RUE DES PAROISSIENS, 31

—

1902

—



PERSONNAGES

Salomon Jacob, vieux Juif transylvanien, associé fondateur de la Banque Jacob et ses fils.

Alfred-Nephtali, 50 ans — Ruben-Louis, 45 ans } ses fils, associés de la Banque Jacob

Michel-Zabulon, 25 ans, fils d'Alfred, associé de la Banque Jacob.

Frédéric-Samuel, 19 ans, fils d'Alfred, désœuvré, rêveur.

Fabricius, historien, professeur — Philarète Boudard, philosophe humanitaire } amis de la famille Jacob

Dame Régina, mère de Louise, septuagénaire.

Louise, sa fille, femme d'Alfred Jacob, 45 ans.

Debora Scheerlingenthal, jeune femme divorcée, maîtresse d'Alfred Jacob.

Un laquais.

La Scène est dans n'importe quelle grande ville aryenne à la fin du XIXe siècle.

ACTE I

—

Chez le banquier Alfred Jacob. Le vaste Hall d'un riche hôtel bourgeois. Luxe lourd, voyant, tapageur. Profusion de dorure. Palmiers, peluche, paravents *modern style.* Tables entourées de sièges, formant îlots çà et là. Objets d'art.

Dame Régina, cheveux blancs, robe noire, est assise, à droite des spectateurs, près du feu, dans un fauteuil à haut dossier, un livre ouvert sur ses genoux.

SCÈNE I

FABRICIUS, entrant par le fond.

Salut, dame Régina ! Bonne santé et douce vieillesse ! Encore à lire ?

DAME RÉGINA.

Lire, oui. Que peut faire de mieux une veuve en train de gravir, en se traînant, l'escalier qui sépare les deux paliers de soixante-dix et quatre-vingts ans ? Errer dans les pensées d'un autre est souvent moins amer que de s'accroupir dans les siennes.

FABRICIUS, debout.

Vous voici mélancolique dès ce beau matin d'hiver diaphane au gel radieux, malgré ce feu clair qui ne vous laisse du froid que la vivifiante sécheresse de l'atmosphère. Et ce livre, de qui est-il ?

DAME RÉGINA.

Shakespeare ! Feu mon mari l'aimait étrangement, vous le savez. Aux anniversaires de la mort de celui qui fut le brave compagnon de ma vie, je le reprends instinctivement comme si son ombre m'y poussait ou si mon âme retrouvait la sienne vaguant entre les pages. Car c'est son exemplaire. Voyez : ces traces sont celles de ses doigts; ces plis il les a faits; ces coups de crayon en marge, ces mots soulignés marquent son passage dans les paysages, les horizons et les taillis de l'œuvre.

FABRICIUS.

Je me souviens. Ce grand travailleur du Droit, ce magistrat que nous nommions « l'Irréprochable », se qualifiait, lui, « le

Voyageur aux contrées Shakespeariennes ». — « C'est plus vaste, disait-il, que les cinq parties du Monde ». — Et il ajoutait, fixant sur moi ses yeux chargés de malice scintillante : — « Sachez, Monsieur l'historien Fabricius, que c'est plus vaste aussi que tout le Passé ». —

DAME RÉGINA, *pensive.*

Oui, je me souviens !

FABRICIUS.

Et ce sont ces souvenirs qui, maintenant, vous font triste ?

DAME RÉGINA.

Non, car ils grandissent le Mort et attendrissent sa noble figure. Voici quatre ans qu'il est libéré des misères de l'existence. Les premières cruautés de la séparation passées avec leurs animales souffrances, je me suis habituée, suivant l'humaine coutume, à cette mutilation de notre couple conjugal, à la rupture du pont de chair qui nous reliait, et mon vieux cœur, lui aussi proche de la fin et impropre aux grands émois, demeure apaisé. Ami Fabricius, je suis triste plus étrangement.

FABRICIUS, *s'asseyant.*

Bonne amie, bonne mère, puis-je l'apprendre ?

DAME RÉGINA, *frappant du doigt sur le livre.*

C'est Othello que j'ai là ! C'est *la Tragédie d'Othello, le More de Venise* !

FABRICIUS.

Ah, oui ! Il vous émeut le sort lamentable de Desdémone ?

DAME RÉGINA.

Non. Pas cela. Autre chose qui m'est venu soudainement, il y a un quart d'heure, presque au moment où l'on vous annonçait. Un rapprochement bizarre, brusquement illuminatif comme une lampe électrique dont on tourne le bouton.

FABRICIUS.

Quoi ? Quoi ? je suis intrigué.

DAME RÉGINA.

Voici. L'incident est curieux par sa nature comme par son imprévu et digne de votre

méditation de penseur. (Cherchant en feuilletant le livre) A la scène III,... oui à la scène III, Brabantio, le sénateur, père de Desdémone, dans la salle du Conseil, devant le Doge, quand Othello vient d'avouer qu'il a séduit la patricienne, s'écrie, indigné (Elle lit) : « Une » enfant toujours si modeste, d'une essence » si douce et si paisible qu'au moindre mou- » vement elle rougissait d'elle-même ! Deve- » nir (elle insiste et élève la voix) *en dépit de la* » *Nature, de son âge, de son pays, de sa* » *réputation, de tout,* amoureuse de ce qu'elle » avait peur de regarder... »

FABRICIUS.

Eh bien ?

DAME RÉGINA, feuilletant plus loin.

Et à la scène IX, Jago, parlant de la tendre et passionnée Vénitienne (Elle lit) : « Avoir » refusé tant de partis qui se proposaient » (elle insiste et élève la voix de nouveau) et avaient » avec elle *toutes les affinités de patrie, de* » RACE, *de sang dont tous les êtres sont* » *naturellement si avides!* » (Elle regarde Fabricius d'un air interrogateur).

FABRICIUS, après un silence.

J'entends, mais je ne comprends pas.

DAME RÉGINA.

Fabricius, vous qui savez tant de choses que jamais, pour converser, vous n'avez besoin de recourir à la médisance; vous qui fréquentez cette maison et y voyez vivre et fonctionner le ménage de ma fille Louise et de son mari Alfred, qui n'est pas seulement Alfred, mais aussi, et peut-être faut-il dire *surtout*, NEPHTALI JACOB, LE JUIF! avez-vous une opinion sur la façon dont va ce ménage?

FABRICIUS.

Mais... convenablement. Comme beaucoup d'autres.... Un peu froids réciproquement, peut-être, ces époux.

DAME RÉGINA.

Mon fidèle ami, c'est pis! Je ne m'en doutais guère avant de m'être installée ici et d'être devenue, sans l'avoir prévu, la surveillante involontaire en même temps que l'hôte de cette demeure que je croyais heureuse et harmonieuse. Vous savez que depuis la mort de

mon mari la solitude pesait lourdement sur moi dans le logis vide qu'endeuillait son souvenir. Ma fille, très aimante, désirait m'avoir auprès d'elle pour m'assister pieusement dans l'achèvement de ma vie. Cette précaution sentimentale et tendre trouva, apparemment, un appui dans la prudence financière de mon gendre, le banquier, car, liquidation faite de la succession de mon mari, il me reste une fortune mobilière qui n'est pas à dédaigner et dont il lui convient de contrôler l'emploi.

FABRICIUS.

Chère amie, chère amie, comme vous vous révélez tout à coup soupçonneuse! Et pourtant vous êtes posée et réfléchie, calme et calmante comme une belle solanée. Vous avez horreur des préjugés et de la vulgarité. Votre sérénité morale est rare; vous êtes modérée en toutes choses. Je vous compare à Minerve. Aussi je vous aime avec une respectueuse tendresse. Votre image grave et souriante est en moi comme un symbole. Et voici que brusquement je vous trouve agitée, défiante...

DAME RÉGINA.

Laissez-moi suivre mes pauvres idées. Après, si c'est utile, nous raisonnerons.— Me voici donc chez eux depuis quelques mois, bien traitée, bien soignée, vivant beaucoup dans ce grand hall où nous causons maintenant, sorte de place publique où se déroulent en grand nombre les événements de la Famille, terrasse commune, lieu d'assemblée comme le pont d'un navire à passagers. Et je regarde, et j'écoute, et je vois, et j'entends, et je réfléchis, et je juge. Eh bien, Fabricius, malgré tant d'années de mariage, malgré les trois enfants qui en sont issus, malgré les intérêts communs, malgré l'universel désir humain de bonheur, malgré un ensemble rare de conditions usuelles pour constituer ce Bonheur, je sais maintenant, à n'en pas douter, qu'il n'y a aucune entente entre Louise et son mari.

FABRICIUS.

Que me dites-vous là? Est-ce de votre fille elle-même que vous tenez cette révélation?

DAME RÉGINA.

Pas encore. A peine de temps à autre quelque allusion. Ma présence, sans doute, est trop récente. Mais je pressens des aveux amers. Puis il y a la pudeur douloureuse des misères comme il y a la pudeur charmante des nudités. Et quand je dis aucune entente, peut-être l'expression est-elle trop molle? Malgré moi je guette, malheureuse, pour mieux découvrir la mauvaise réalité.

FABRICIUS.

Mais... (pardonnez au savant l'insurmontable puérilité de son besoin de netteté) en tout ceci le More de Venise, et la scène III, et la scène IX... quoi?

DAME RÉGINA.

Vous parlez de votre prétendue puérilité. Ne s'agit-il pas plutôt de la mienne? Vous méditez beaucoup sur les grands problèmes de l'Histoire. Je dois à vos causeries qui ont fait de moi, depuis tant d'années, votre élève et votre disciple, des vues supraféminines, dirais-je, sur le problème de l'évolution des sociétés humaines. Vous m'avez instruite au

point que j'ai craint souvent de l'être trop pour mon sexe, d'autant plus que tout savoir ouvre, jusqu'à présent, plus de portes, me semble-t-il, aux inquiétudes qu'aux espérances. Que de choses vous m'avez dites quant à l'influence de la Race sur les destinées historiques, qu'il s'agisse des peuples ou des individus! Or, tantôt, avant votre arrivée,... peut-être à cause de votre prochaine arrivée,... comme des dards venant de points divers pour frapper mon cerveau au même point et s'y enfoncer par une blessure unique, profonde, douloureuse, vous, vos leçons, ma fille, mon gendre, leur mariage, Othello, Desdémone, la Race, se sont réunis en un seul faisceau de flèches aigues et vibrantes.

FABRICIUS, lui prenant la main

Bizarre amie!

DAME RÉGINA.

Bizarre? voici ce qui est surtout bizarre! Je me suis demandé si la vraie signification de *la tragédie d'Othello, le More de Venise,* dans la pensée secrète et pénétrante du grand Will, à qui il plut de laisser dans ses œuvres

tant d'énigmes diamantaires à découvrir par les fouilleurs de la postérité, n'était pas, en sa destination mystérieuse, de démontrer l'impossibilité de l'union et de l'entente intimes et durables entre deux êtres de races naturelles différentes; et plus hautement, plus universellement, par l'aventure terrible du couple symbolique, l'impossibilité d'une telle entente entre les Races elles-mêmes.

FABRICIUS, surpris.

Inattendu rapprochement! Comme il me frappe! Oh! mon amie, qu'il est digne de votre intelligence! Exact... ou hasardeux, son ingéniosité me confond!

DAME RÉGINA.

Hasardeux, Fabricius? Ce que nous nommons le Hasard; l'aboutissement imprévu dans nos cervelles d'idées en germination aux cavernes de la subsconscience, ou projetées et enfoncées en nous du dehors. Qui dénombrera tous les facteurs qui concourent et se combinent pour, à un moment donné, nous faire penser l'Inconnu, malgré nous et nous étonnant nous-mêmes?

FABRICIUS, se levant.

Oui, « le coup de foudre » intellectuel, tantôt sourd comme un orage lointain, tantôt éclatant comme le tonnerre au zénith. Point de cérébralité qui ne subisse ce phénomène ; mais combien y sont peu attentifs et mettent orgueilleusement ces imprévus ténébreux à l'actif de leur volonté consciente.

DAME RÉGINA.

Quand on relit le drame d'Othello avec la préoccupation que je viens de dire; avec cette préoccupation aussi, plus personnelle à moi et plus souffrante, que ma fille, cette européenne, a épousé un juif, un asiatique, c'est un saisissement, Fabricius, de constater les multiples rattachements à cette idée qui sortent du texte.

FABRICIUS.

En effet. Je discerne maintenant pourquoi vous m'avez cité les scènes III et IX, (il répète, songeur, lentement) : « Les affinités de patrie, de » race, de sang, dont les êtres sont naturelle- » ment avides... Devenir amoureuse en dépit » de la nature, de son âge, de son pays, de

» tout », quand on est une vénitienne, d'un sémite, berbère ou marocain! Ah! tôt ou tard, une catastrophe peut au bout montrer son hideux visage!

DAME RÉGINA, cherchant dans le livre et lisant successivement.

Ce sens du drame s'annonce dès le début. Jago le dit à Roderigo, l'amoureux évincé de Desdémone, dans la scène fameuse où revient ce refrain sceptique et sarcastique : « Mets de l'argent dans ta bourse! Mets de l'argent dans ta bourse! » Ecoutez (elle lit) :
« Il est impossible que Desdémone conserve
» longtemps son amour pour le More... Le
» début a été violent, la séparation sera à
» l'avenant.... Dès qu'elle sera rassasiée de
» ce corps, elle reconnaîtra *l'erreur de son*
» *choix*... Quand le sang est amorti par l'action
» de la jouissance, pour l'enflammer de nou-
» veau, *il faut une sympathie de manières*...
» Sa délicate tendresse se trouvera déçue...
» *Sa nature même* la décidera, la forcera... »

FABRICIUS, se rasseyant.

Vous savez, ma vieille amie, à quel point sont analogues à cela mes idées sur le contact

des races. Vous appliquez à l'œuvre de Shakespeare (et ceci est merveilleux et nouveau) ce que souvent, en mes partis pris de chercheur, je vous exposai.

DAME RÉGINA.

Et parce que vous me l'avez exposé, apparemment. Je ne suis qu'un écho, revenant à vous après que vos paroles ont frappé un rocher que vous ne regardiez point. Et considérez la loyauté que le Poète a mise dans la construction de son œuvre. Le More, jusqu'à son effroyable crime final, n'est pas odieux. Comme s'il avait voulu renforcer sa thèse, Shakespeare peint Othello avec les plus riches et les plus séduisantes couleurs, mais rien de ses vertus n'empêchera le brisement ultime. Lui-même fièrement proclame sa grandeur. (Elle feuillette et lit) : « Quand je verrai qu'il y a » honneur à s'en vanter, je révélerai que je » tiens la vie et l'être d'hommes assis sur » un trône ; et mes mérites pourront répondre » la tête haute à ma fortune. » — Et ce n'est pas assez d'en avoir fait ainsi un fils de Roi pour qui (Elle lit) : « la couche de la guerre, » couche de pierre et d'acier, vaut le lit de

» plume le plus doux » ; « le More, dit Jago, » est une nature franche et ouverte... une » fidèle, aimante et noble nature. » — N'importe, *les âmes* ne concordent pas et dès lors l'alliage est impossible !

FABRICIUS.

Curieux, vraiment curieux ! L'Othello ne serait donc qu'en apparence un drame de la jalousie. La jalousie serait sa surface, mais au fond serait tapi un problème autrement difficile et redoutable : *la Race!* C'est possible, c'est possible ! Comme Hamlet parlant de l'Univers, je dirai des œuvres des grands hommes : Il y a en elles plus de mystère que notre pauvre entendement ne le peut concevoir. — Ces choses sont terribles, mais, peut-être faut-il les bénir parce qu'elles réveillent en nous les instincts profonds et suscitent leur salutaire révolte.

DAME RÉGINA.

Et alors, Fabricius, je pense à ma fille et à son époux. Là aussi deux races ont été étourdiment unies pour des motifs de superficiel amour, de fortune, et de convenances mon-

daines. L'Espoir, qui a sur les yeux un bandeau plus épais que le Destin, l'Amour et la Justice, a conseillé ce mariage dont je sens craquer l'édifice et dont la fragilité m'apparaît maintenant, et dans ses vraies causes. Combien alors, de part et d'autre, on fut imprudent par ignorance !

FABRICIUS.

Par ignorance ! Oui, par ignorance. Il y a vingt-cinq ans qui avait pénétré ces questions ? A peine, parmi les scientifiques eux-mêmes, quelques rares audacieux affligés d'une prévoyance qui les faisait taxer d'extravagance. Il régnait souverain le dogme quasi-solaire de l'*Unité humaine*. Les plus indomptés des libres penseurs y croyaient avec une ferveur aussi intransigeante que les plus soumis des chrétiens férus de la légende d'Adam et d'Eve géniteurs de tous les hommes, blancs, noirs, jaunes, bistrés, gris ou rouges. Tandis qu'aux heures présentes...

DAME RÉGINA.

Les heures présentes ! Arrivées ces heures, avec leur bagage d'idées nouvelles, mais

comme les caravanes trop lentes.... Trop tard pour moi, les heures présentes! trop tard pour les événements du petit cercle où j'ai vécu, où j'ai agi, où je m'éteins! (Silence.)

SCÈNE II

LOUISE, entrant, Fabricius se lève.

Bonjour, Mère! (Elle s'agenouille. Dame Régina la baise sur le front). Ah! que j'aime me refaire ainsi petite fille devant toi et dans ton giron! Que c'est doux et consolant! (Elle enfouit sa tête dans le giron de Dame Régina — pause silencieuse — puis elle se relève tendant les deux mains à Fabricius). Et maintenant à vous, Fabricius, bonjour, bonjour!

FABRICIUS, lui serrant les mains.

Bonjour, Louise, bonjour ma camarade, aujourd'hui comme aux jours non-oubliés de notre lointaine enfance. Quelle émotion tu mets ce matin dans ces baisers, ces mains tendues et ces saluts de bon augure! Quelle émotion aussi tu donnes, chère et vaillante Amie!

DAME RÉGINA.

En effet, tu vibrais tantôt entre mes vieux genoux et voici que tes yeux sont humides.

LOUISE.

Il y a des moments où l'attendrissement est plus facile. On dirait une chaleur agissant sur le gel du cœur. Tu m'apparais toujours si vénérable et si touchante quand tu trônes dans ton grand fauteuil en ta dignité d'aïeule.

FABRICIUS.

Bonnes amies, je dois vous quitter. C'est bientôt l'heure de mes cours. Ah! la longue, intéressante et pathétique causerie, Louise, que je viens de défiler avec ta grave et étonnante maman.

LOUISE.

Comment la femme de mon Père et l'amie du savant Fabricius, immémorialement attentive à leurs discours, serait-elle autrement que grave et étonnante? Au revoir, Fabricius.

DAME RÉGINA.

Fabricius, au revoir!

Il sort.

SCÈNE III

LOUISE, elle s'agenouille de nouveau devant sa mère et lui prend les mains.

Mère chérie, je t'aime !

DAME RÉGINA, la baisant au front.

Et moi, je t'aime, fille chérie !... Mais tu es en émoi. Voici que de nouveau tes yeux larmoient. Qu'y a-t-il ?

LOUISE.

Il y a toujours la même chose ! Toujours la même chose, sauf qu'aujourd'hui j'en souffre avec plus d'intensité. Les chagrins ont leurs intempéries comme le temps ;... leurs saisons, peut-être. Tu sais bien quoi, n'est-ce pas, quoique mes lèvres en aient laissé passer si peu ; si peu que cela fait à peine plus de bruit que mon souffle. Tu es pénétrante et tu as l'expérience, la longue, vrillante et devinatoire expérience de la vie.

DAME RÉGINA.

Oui, cette expérience qui dispense le triste don de trop voir les dessous et l'envers des

choses et inspire la fatigue de la vie. Je sais quoi, je devine. J'en parlais tantôt avec Fabricius, comme si ton souci plus fort de ce matin eût prolongé jusqu'à moi ses ondes vibratoires. Ton mariage, n'est-ce pas?

LOUISE.

Oui, mon mariage!

DAME RÉGINA.

C'est si ancien pourtant. Pense donc, vingt-six ans bientôt! Et sur la toile de ces années tissées et retissées par le temps, la broderie de la naissance, de l'enfance, de l'adolescence de tes trois enfants. L'habitude et sa tyrannie bienveillante n'auraient-elles pas dû, à défaut de toutes autres influences, t'acclimater aux chagrins?

LOUISE, *toujours agenouillée.*

C'est une fatalité désolante, je ne m'acclimate pas. Une force secrète, ininterrompue, indéfinissable, crée et recrée entre mon mari et moi, entre ses proches et moi, entre certains de mes enfants et moi, une hostilité que j'essaie en vain de surmonter et de chasser. C'est un ennemi fluidique insaisissable.

DAME RÉGINA.

Oui, j'ai vu : il y a hostilité. Il y a cette tension dans les rapports, venant de tout et ne reposant sur rien, qui fait songer aux enchantements, aux envoûtements. Des vapeurs mystérieuses, pareilles aux miasmes s'élevant sur les marécages, transforment les paroles, les actions, les gestes en causes futiles d'irritation colère, en occasions puériles de discords profonds. Oui, j'ai vu !

LOUISE.

Et pourquoi, quand on considère les matérialités qui nous entourent ? Alfred semble un époux irréprochable. Sa vie, eût-elle au fond quelques-uns des habituels et inévitables bourbiers masculins, apparaît normale et correcte. (Avec une légère irritation) A peine puis-je soupçonner quelque intrigue avec cette Débora, cette juive, cette levantine, à la beauté opulente qui semble enrouler des liens autour de lui et m'est parfois apparue une femme en rupture de harem ou en convoitise de mouchoir. Notre fortune grossit presque démesurément. La situation d'Alfred est bril-

lante et n'est piquée d'aucun souci, sauf parfois, ceux que lui suscite sa race dans un monde insuffisamment dépouillé de préjugés. Il est pour moi attentif, généreux sur l'argent. Pourquoi, pourquoi vivre avec lui dans les intimités du mariage me devient-il insupportable, et, je le vois malgré les dehors, insupportable à lui-même ? Pourquoi cette fêlure, sans cesse s'élargissant, a-t-elle commencé dès que les premières chaleurs amoureuses se furent attiédies ?

DAME RÉGINA.

Mais, précise. Tout cela est si vague, si vaporeux, comme tu disais tout à l'heure.

LOUISE.

Oui vague, oui vaporeux. Je ne me retrouve pas moi-même dans ces brouillards. Et pourtant ce qu'amèrement j'y réfléchis ! Je t'assure que cela gîte en moi comme une bête qui m'aurait agrippé le cœur avec ses pinces. Ce ne sont pas des réalités tangibles, ou rarement. C'est une manière d'être, une manière d'agir, une manière de penser surtout et de sentir. Il me choque et je le choque. Il me déplaît et je lui déplais. Je le sens, il le sent.

Constamment je voudrais lui dire : « Non, pas comme ça. Tu vas de travers à mon sens. Voici comment je ferais. Voici ce que comprend ma sensibilité. Mon âme n'est pas à l'unisson de la tienne. Tâchons qu'elles sonnent ensemble la même heure avec le même timbre ».

DAME RÉGINA.

Y a-t-il des querelles ? de gros mots ?

LOUISE.

Mais non ! Du moins pas plus qu'ailleurs. Y a-t-il des ménages sans querelles ? Pas plus, sans doute, que des ciels sans nuages. Ne t'es-tu jamais querellée avec Papa ? Ces passagers accrocs sont des coups de fouet qui réveillent l'attelage de l'affection véritable. Ah ! les heureuses disputes que suivent les chauds raccommodements ! Mon cas, mon lamentable cas est tout autre. C'est une maladie interne sans éruption salutaire qui dégage et soulage. On ne sait par quel bout la prendre. C'est sourd et c'est permanent. Ses yeux froids, ses yeux gelés, dont le regard immobile a je ne sais quoi de fascinant, ses yeux durs, sans humanité, investigateurs sans la bien-

veillance qui est à la fois la bonne grâce et la grâce, ses attachements et détachements rapides, l'indifférence plate succédant à la bruyance, me sont devenus une souffrance. Ses allures en affaires, insinuantes et mielleuses pour séduire et entraîner, habiles et sournoises pour lier et asservir, impitoyables pour exiger et exécuter, me répugnent, parfois jusqu'au mépris et au dégoût. La caresse et la prière d'abord, la menace et la brutalité pour finir.

DAME RÉGINA, tâchant de sourire.

C'est ce que ton père, se souvenant de son code, eût nommé Incompatibilité d'humeurs.

LOUISE, se relevant, avec énergie.

L'expression n'est pas assez forte. Il faudrait dire l'Incompatibilité des âmes. Oui, cela va jusque dans l'âme, jusqu'au trésor profond des intimités irréductibles, jusqu'au réservoir psychique où s'alimentent sans interruption, par des canaux secrets, toutes nos idées, toutes nos visions, toutes nos opinions, toutes nos fois relatives à l'immense et ininterrompu phénomène de la Vie et du Monde!

DAME RÉGINA, *souriant.*

Pauvre enfant, comme tu t'exaltes! tu en deviens éloquente... et même grandiloquente.

LOUISE.

Ah! ne plaisante pas! Aie plutôt pitié de moi! Mon cœur use sa gaine! Je m'égare dans le taillis épineux de ces tristesses. Eloquente, grandiloquente! Excuse les mots, les images, la rhétorique exagérée qui me viennent de Fabricius, de mon père et de toi-même. Seuls ils rendent mon trouble et mon chagrin. L'exaltation cruelle que ceux-ci font surgir dans mon cœur blessé m'entraine à me servir de leur aide déclamatoire.

DAME RÉGINA, *sérieuse.*

J'ai tort. Pardonne à ton observatrice de mère d'oublier parfois sa tendresse pour son enfant devant la curiosité de l'aventure et d'être comme le médecin qui s'occupe plus de la maladie que du malade. Me voici revenue au doux charme de mon affection pour toi, et à sa souffrance, puisque tu souffres. Parle, parle encore pour renseigner mon inquiétude. J'écoute ta plainte. J'ausculte. J'ai l'oreille à ta poitrine.

LOUISE, toujours debout.

Tiens, voici un détail de quelque netteté. Cette préoccupation constante de l'argent et du profit. Elle semble percher dans la mentalité d'Alfred telle qu'un sombre oiseau, un oiseau de proie. Tout l'y ramène, et alors il n'a emploi ni de la peur, ni de la pitié. C'est pour lui, en toutes choses, le centre et la mesure. Ce que valent ses actes, ce que valent les actes des autres, n'a que ce diapason. Imperturbablement, obstinément, il en fait la norme, le leit-motiv de sa symphonie vitale. C'est pour lui l'objectif de toute activité méritante et de tout Idéal, si ce mot ailé peut être prostitué aux événements bassement et vilainement terrestres. Je ne le trouve jamais qu'à cet étage inférieur, alors que moi, ta fille et ton élève, je suis si naturellement juchée plus haut. Même quand il s'occupe d'art, visitant, achetant, ornant cette demeure, meublant ce hall que tu aimes, le profit possible, la question de prix, la revente à bénéfice le préoccupe. C'est une hantise qui me le rend odieux et qui, en ma pensée, l'avilit et le déshonore. L'argent avec lequel on pourrait faire tout, empêche

en réalité tout dans cette maison où il domine comme une mécanique toujours en rotation ronflante. On ne parle que d'acheter, de vendre, comme si cœur, matière, esprit, sentiment, était soumis à des cotes et se mouvait dès qu'on paie,... même les soins affectueux, même le dévouement, même les attentions de la charité et de la parenté. Pire que cela ! Il me semble parfois que sa passion pour l'argent, hideuse contagion, va me gagner et m'accaparer. Mère, mère, à certaines heures, je voudrais ne plus être rivée à lui par ces liens d'épouse à époux que je ne comprends pas sans la beauté caressante des sympathies fondées sur les mêmes émotions et les mêmes préférences !

DAME RÉGINA.

Quoi, jusque-là !

LOUISE.

Oui, jusque-là ! Jusqu'au divorce s'il était possible, puisque ce mot, pour moi encore terrible pourtant, me monte à la gorge. Jusqu'au divorce, cette catastrophe banale qui, dans nos sociétés apaisées, où les solu-

tions sanguinaires ont fait place aux solutions intellectuelles, remplace les crimes d'autrefois.

DAME RÉGINA.

Les crimes d'autrefois! Que veux-tu dire?

LOUISE.

Oui, les crimes sournois... ou terrifiants, comme celui de l'Othello de Shakespeare que je vois là sur tes genoux! (Elle désigne le livre du bras tendu).

SCÈNE IV

ALFRED, survenant, affairé.

Belle-Maman, bonjour. Louise, rebonjour. (S'arrêtant, les regardant attentivement) Que voilà des visages sévères et contristés! De quoi causiez-vous?

DAME RÉGINA.

De la vie, mon fils. Ce n'est pas toujours un sujet jovial.

ALFRED.

Sauf quand les affaires vont bien. Et grâce au dieu d'Israël, comme dirait mon vénérable

mais un peu suranné Papa, elles vont bien pour nous... et même pour vous, Belle-Maman.

DAME RÉGINA.

A l'âge où je suis, mon gendre, mes affaires sont moins les miennes que les vôtres. Depuis que j'habite sous votre toit, vous vous êtes constitué le gérant assidu de ma fortune. Je dois vous en être reconnaissante.

ALFRED.

Parfaitement ! Mais moi, en bon gérant, je vous en dois compte, et c'est ce que je viens faire pour une opération traitée hier, avec toute la prudence, je crois, et l'habileté que j'aurais appliquée à une opération qui m'eût été propre.

DAME RÉGINA.

Soit, je vous écoute, mais déjà très désintéressée, ce que vous explique mon grand âge où le plaisir est moins d'avoir que de donner et où l'on se déshabille de son patrimoine comme si l'on devait se coucher bientôt dans la tombe.

LOUISE, restée debout.

Chère Mère, si bien portante, ne parle pas ainsi.

ALFRED, reprenant.

J'ai réalisé cent mille francs de vos rentes sur l'Etat qui sont pour le moment en hausse. J'ai appliqué la somme à la souscription de fondation de deux cents actions de la société coloniale de *l'Amazone* qu'un syndicat d'émission composé d'hommes d'affaires et de banquiers, dont notre maison fait partie, lance demain en bourse avec une prime de cent cinquante francs par titre. La presse est stylée ou plutôt elle marche d'elle-même : elle est habituée à ce jeu. Le succès est certain. Dans les trois jours vos actions seront revendues et vos cent mille francs espèces seront devenus cent trente mille francs. Ce n'est pas un bien gros bénéfice, mais un joli petit coup néanmoins. N'est-ce pas ?

DAME RÉGINA.

Mais qu'aurai-je fait pour mériter le profit de ce joli petit coup comme vous dites ?

ALFRED, moqueur.

Rien du tout! C'est là précisément ce qui est joli.

LOUISE, intervenant.

Alors on reçoit, comme ça, trente mille francs sans rien produire!

ALFRED.

Mais tu le sais bien, bonne amie, que je devrais nommer grande dinde. Ce sont les vraies affaires, les affaires habiles, rapides, peu fatigantes et sûres. C'est comme ça que nous nous sommes enrichis et que nous nous enrichissons encore. Je m'applique à prendre mes avantages et tu ne vas pas m'en faire un reproche, n'est-ce pas, toi qui en profites?

DAME RÉGINA.

Mais ces trente mille francs que je vais encaisser dans trois jours, — sans rien faire, — sur qui vont-ils être pris?

ALFRED.

Ça je n'en sais rien. Sur l'anonyme. Sur l'acheteur qui croira faire un bon placement.

LOUISE.

Qui croira ! Mais pourquoi croira-t-il ?

ALFRED.

Parce qu'il a de l'argent à placer, parce qu'il aura lu nos journaux financiers, ou nos bulletins financiers dans les journaux politiques, ou parce qu'il aura cru les conseils de nos agents intermédiaires, très zélés toujours... puisqu'ils touchent de notables commissions sur chaque placement.

DAME RÉGINA.

Mais l'affaire coloniale de *l'Amazone* est-elle bonne au moins ? Donnera-t-elle des dividendes rémunérateurs aux acheteurs des actions... avec prime ?

ALFRED.

Turlututu, belle-maman, ne m'en demandez pas tant. Je n'en sais rien et n'en veux rien savoir. Je n'en ai pas le temps et ce n'est pas mon métier de financier de rechercher à fond ce qu'il adviendra d'une affaire que je lance. Ne confondons pas les règles de la morale avec les règles de la finance. La vertu dans

la finance, mais c'est la ruine, tout au moins l'impuissance. S'il fallait toujours la suivre, les banquiers crouleraient ou refuseraient de traiter. Comment s'éclairer sérieusement sur ce qui se passe aux bords de l'Amazone ? On a produit des récits d'explorateurs, des rapports d'ingénieurs. Puis-je m'assurer si tout cela est sincère et sérieux ? On communique ces « documents » aux journalistes, ils en tirent ce qu'ils veulent, ils sont enclins à être favorables puisqu'on les paie (sans autrement les influencer), et puis vogue la galère ! A chacun de se renseigner et après de souscrire ou de s'abstenir. On ne force personne. Il en est qui prennent des actions : tous les goûts sont dans la Nature. Si vous me demandiez de vous dire ce que vaudront les actions de cinq cents francs de *l'Amazone* dans six mois, si ce sera mille francs ou zéro, je jetterais ma langue aux chiens. C'est comme si vous m'interrogiez sur la récolte des nèfles de la prochaine année bissextile. Aussi, en gendre soigneux et affectionné, je ne vous les garde pas, belle-maman, je vous les écoule, je les « bazarde », dirions-nous, en bourse, dans les trois jours en profitant de la hausse.

LOUISE, hautaine.

Mais pourtant, le commerce loyal...

ALFRED, agacé.

Cruche, il ne s'agit pas de commerce mais de Finance, te dis-je. Le commerçant, l'industriel, ce sont les producteurs. Le Financier, c'est le déplaceur.

DAME RÉGINA, très sérieuse, et lentement.

Mon cher Alfred, vous allez me taxer d'imbécillité.

ALFRED.

Pourquoi ?

DAME RÉGINA.

Parce que je veux que vous me replaciez mes cent mille francs en fonds sur l'Etat... dans les trois jours.

ALFRED, interloqué.

Hein ! Replacer... les cent mille francs... sans bénéfice,... en subissant la hausse et en perdant la double commission de vente et de rachat désormais sans résultat ?

DAME RÉGINA.

Parfaitement ! En subissant la hausse, en perdant la double commission de vente et de rachat.

LOUISE, en une explosion.

Ah ! chère Mère que tu me fais plaisir !

ALFRED, avec humeur.

Comment, toi aussi ! Tu n'es donc plus la femme d'un banquier ?

LOUISE, agressive.

Du moins je ne veux pas l'être tant que ça.

ALFRED, colère.

Se refuser à soi-même de gagner de l'argent qui s'offre, c'est tout de même un peu fort ! Mais c'est s'infliger un jeûne le Mardi gras devant une table où il y a des perdreaux truffés et du champagne. Refuser de gagner de l'argent ! Mais avoir l'argent, c'est avoir raison quand même. C'est plus que réussir, c'est commander le succès

LOUISE.

Oui, je sais. On pourrait même citer Gœthe à l'appui qui fait dire à Hasebald, l'un des

trois vaillants qu'il substitue aux trois vaillants de la Bible : « A prendre sois impitoyable ; quant au reste ne t'en informe qu'après ; aux fariboles des vaines querelles de vertu on perd sa journée ! »

ALFRED.

Bas-bleu ! Je connais cette historiette du second Faust. Je sais même qu'il y est ajouté : « Prendre est fort bien, mais conserver est mieux encore ». Je retiens aisément ces dictons et je les approuve. Belle-Maman, songez donc : c'est si bon, cette affaire, que j'y ai mis moi-même trois cent mille... (Insinuant) Puis (vous le disiez tantôt) votre fortune est un peu la nôtre.

DAME RÉGINA.

Mon gendre, attendez s'il vous plaît ma mort qui ne saurait beaucoup tarder. Alors cette fortune sera tout entière la vôtre et vous en ferez tel emploi que de conseil. Et là-dessus (elle se soulève) je m'en vais déjeuner, ou du moins essayer ; car ces conversations financières ne sont guère apéritives, et, à mon âge, tous les sens, même celui de l'appétit, sont

atteints de mutisme. Viens, Louise, sois l'auxiliaire de mes vieux os. (Elle va pour sortir, s'appuyant sur une canne et aidée par Louise).

SCÈNE V

LE VIEUX JACOB, fait irruption; très ingambe et agité; accent prononcé de juif allemand; en houppelande; il garde son chapeau sur la tête, en arrière.

Un instant, Maman Régina, pas si vite, qu'on ait le temps de vous souhaiter le bonjour, vous la mère de la Sagesse! Voilà que vous allez comme une automobile. On croirait que le bon vieux Salomon Jacob, votre grand ami, vous met en fuite. (Il lui prend les deux coudes) Bonjour, bonjour et rebonjour! A vous Louise, aussi, bonjour, bonjour et rebonjour. Je passe ici avant d'aller à la Bourse.

DAME RÉGINA.

Bonjour, Jacob! Toujours animé, toujours fringant. Quelle différence entre vous et moi, et pourtant vous êtes mon contemporain.

LOUISE, le baisant sur une joue.

Bonjour, Père.

LE VIEUX JACOB, se dégageant sans répondre.

Ah! c'est que j'ai été élevé à une rude école, moi, quand j'étais là-bas en Transylvanie. J'étais sobre, moi! J'étais travailleur, moi! Je me levais matin, moi! On me taquine en disant que je faisais l'usure. Que dire d'un juif sinon qu'il a fait l'usure? Eh bien, vous voyez que l'usure ne m'a pas usé. (Il rit bruyamment, et cesse brusquement). Du reste, Moïse a révélé l'ordre de Dieu : « Tu ne prêteras pas à usure à ton frère, mais tu prêteras à usure à l'étranger, afin que le Seigneur, ton Dieu, te bénisse. » On peut mépriser un homme, mais on ne méprise jamais son argent.

DAME RÉGINA.

Continuez, continuez, Jacob. On vous verra à mes funérailles, et très dispos, j'en suis sûre. Au revoir. Viens Louise. (Elles sortent lentement).

SCÈNE VI

LE VIEUX JACOB, se tournant vers Alfred.

Maintenant à toi, mon beau noiraud crépu, Alfred, ou plutôt Nephtali, car tu es double-

ment un authentique descendant de *Jacob*, par moi ton père et par le fils illustre d'Isaac et de Rebecca, notre lointain homonyme. Puisque nous voici seuls, retournons dans la terre de Chanaan. Ça va bien, mon petit Nephtali ? Non ? Tu as l'air renfrogné.

ALFRED.

Mais oui, j'ai l'air renfrogné. Cette vieille mécréante me fait manquer une affaire. Et ma pécore de femme qui l'applaudit.

LE VIEUX JACOB.

Ta belle-mère, mécréante, ta femme, pécore ! Comme tu y vas ! Il faut que ce soit grave. Question d'argent, alors? Moi, tu sais, je ne l'ai jamais gobée cette vieille calamiteuse, cette vieille de malédiction, au visage de mauvais augure. Tantôt je l'ai nommée la Mère de la Sagesse ; c'est plutôt la Mère de la Sottise et des embarras Je l'ai toujours soupçonnée d'avoir le mauvais œil ; aussi... (il soulève et montre une petite corne qu'il a en breloque).

ALFRED.

Trente mille que je manque ! C'est elle, « la douairière » qui les gagnait, mais elle

et moi c'est tout un, puisque sa caisse doit nous revenir. Et ma femme qui l'applaudit !

LE VIEUX JACOB.

Ah! voilà! ces chrétiens s'entendent entre eux, comme nous, enfants d'Israël, nous nous entendons entre nous. Ce sont des histoires de cœur qui t'amènent cette joie : fallait pas épouser cette blonde et blanche, cette Nazaréenne. Aurait fallu prendre Rebecca Schlum qu'on nous offrait, t'en souviens-tu ? Oh! la belle Sulamite qu'elle faisait! En voilà une qui pense argent comme son mari Königsfeld! (Jovial) Je crois qu'ils ont compté plus qu'ils ne s'en sont conté : Königsfeld passe pour avoir été circoncis de trop près. Aussi, pas de progéniture, comme si Jahvé avait détourné d'eux sa face.

ALFRED.

Mais toi-même tu m'as poussé à préférer Louise.

LE VIEUX JACOB.

Mais oui, mais oui. Louise était riche. Louise était la fille d'un haut magistrat. Louise était élégante. Louise était du beau monde.

Louise était représentative. Louise avait une bonne cote. Louise était une bonne enseigne.

ALFRED.

Dis aussi, (ce sera poli), que je lui plaisais et qu'elle me plaisait.

LE VIEUX JACOB.

Soit, je le dis. Elle allait te poser, te faire valoir, te faire honneur, t'ouvrir des portes, te donner de bonnes relations, attirer chez toi; (à très haute voix, la main levée, solennel), faire brèche dans les murailles de Jéricho! Tout ça vaut de l'argent, mon garçon, tout ça bat monnaie quand on sait s'en servir.

ALFRED.

Et j'ai su m'en servir.

LE VIEUX JACOB.

C'est vrai. On pourrait établir le compte des sommes que tu dois à ses mérites, avec une belle balance à son crédit. Donc il ne faut rien regretter. Le bilan est bon.

ALFRED.

Puis cela servait mes idées, l'assimilation du Chrétien et du Juif, (emphatique) la confu-

sion des deux éléments, la disparition successive des antagonismes, l'anéantissement progressif des conflits, la formation d'une seule société fraternelle où les origines ne sauraient plus être reconnues, où les qualités des deux races se renforceraient en s'unissant en un amalgame harmonieux et fort..., et cetera, et cetera.

LE VIEUX JACOB.

Ah! oui, ta toquade, l'Assimilation! Analogue au Croisement, cette toquade de Philarète Boudard, ton ami franc-maçon. Moi, Juif endurci, je ne crois pas à ces fadasseries. (Solennel) Je suis pour notre vieille Sainte Nation, l'élue de Jahvé qui, selon la Genèse, a fait à Abraham la promesse sacrée de lui donner une postérité aussi nombreuse que les étoiles du firmament et les grains de sable de la mer; de considérer sa tribu comme ses seuls enfants qu'Il aimerait et protègerait éternellement à l'exclusion de toutes les races issues d'Adam, ainsi qu'il est dit dans l'Exode; de réduire en esclavage tous les autres peuples à l'exception d'Israël qui règnera seul sur le monde, ainsi qu'il est dit

dans le Deutéronome. Je suis du parti Vieux-Juif, je suis pour le Talmud. Abarbanel a écrit : « Il est injuste de montrer de la miséricorde pour les infidèles. » Je ne me suis jamais mêlé à leur société qu'en étranger, et même (écoute-moi mais ne le répète pas) en ennemi! Le rabbin Iacoub a écrit : « Les Juifs seuls s'appellent des hommes, les idolâtres s'appellent pourceaux. (Pause, les yeux fixes et levés au plafond). Oui, ils seront réduits en esclavage, l'esclavage de notre Argent! La prédiction fameuse, et d'abord mal comprise, commence à se réaliser! — Parlons d'autre chose. Moi aussi je rate une bonne affaire. Je suis rempli de tribulations. Ma poitrine en est rétrécie et la désolation l'habite. Je l'avais toujours craint, parce que le jour où j'ai conclu était un samedi; je n'avais pourtant, ce sabbat-là, donné que ma parole, pas d'écrit.

ALFRED.

Quelle affaire?

LE VIEUX JACOB.

Celle du château de Samorgan. Tu sais bien que lorsqu'il y a cinq ans j'ai prêté six cent

mille francs à son propriétaire, le marquis Adhémar de Samorgan, qui me l'a hypothéqué, ce n'était pas pour les malheureux quatre et demi pour cent d'intérêt. C'eût été trop bête. Je voulais attendre la ruine de ce dépensier, de ce vieux piaffeur, de ce détraqué brûlant la chandelle par les deux bouts en regrettant qu'elle n'eût que deux bouts, les intérêts en retard, l'impossibilité du remboursement; alors exproprier, profiter du discrédit et racheter à vil prix moyennant ma créance, première en rang, ou un peu plus. Ce domaine là vaut plus d'un million!

ALFRED.

Oui, tu as voulu recommencer ici, avec ce marquis, ce qui t'a enrichi là-bas en Transylvanie; mais ce qui, aussi, t'a forcé de quitter la Transylvanie.

LE VIEUX JACOB.

Après fortune faite. Il ne faut pas rester dans le pays où l'on a fait fortune : on ne vous y rend pas justice. Une fortune dont l'origine est obscure paraît plus honorable. Ce château, c'était pour vous, mes enfants,

pour que vous eussiez une habitation princière, digne de vous, comme tant de nos coreligionnaires.

ALFRED.

Tu es bon père, je le sais. Mais je n'aime pas beaucoup ces acquisitions féodales où nous avons toujours l'air d'être plutôt les concierges que les seigneurs du domaine que nous habitons.

LE VIEUX JACOB.

Le marquis n'avait plus payé un liard depuis deux ans. Il est, en effet, nettoyé jusqu'au dernier poil. D'autres l'avaient épilé, voire écorché, moi j'allais le vider. La procédure marchait son train, et même un train express. La vente était affichée, quand, ô modique de chance! un mauvais matin, je reçois une lettre du notaire de ce cochon m'invitant à passer chez lui pour recevoir capital, intérêts et frais ! Imagine-t-on chose pareille ?

ALFRED.

Et la suite?

LE VIEUX JACOB.

La suite, on la devine. J'ai eu beau protester, regimber, me plaindre de ce mauvais tour, crier que, dans notre tribu, on ne prête pas sur gage pour être remboursé, mais pour accaparer le gage, j'ai été contraint de recevoir et j'ai perdu mes droits! Cinq ans de patience pour rien! Mais le plus scandaleux, c'est que le notaire m'a appris que c'était notre ami Blum qui avait fourni les fonds au marquis. Il veut tout simplement recommencer ma combinaison pour son compte. Quelle canaille! Tout de suite j'ai ressenti une nouvelle atteinte de ma néphrite. Moses Mosberg, c'est à la vessie que ça lui prend quand il a une contrariété d'argent.

ALFRED.

C'est tout ce que tu avais à me dire?

LE VIEUX JACOB.

Ton frère Ruben, n'est-il pas en bas dans les bureaux?

ALFRED.

Non, il est parti pour la Bourse.

LE VIEUX JACOB.

Bon, je le suis. Ça m'a soulagé de faire un peu le Jérémie. Au temps jadis un Juif ainsi dupé aurait déchiré ses habits et répandu des poignées de cendres sur sa tête. Mais un psaume se remplace par un autre psaume et il y en a cent cinquante! Je vais penser à une autre affaire. — Que Jahvé éloigne de Toi à jamais le regard de l'envieux et te préserve du mauvais œil! Vas en ta voie, Jahvé te guidera. (Il sort vivement en serrant sa houppelande).

SCÈNE VII

ALFRED, seul, songe quelques instants.

Ils viennent comme des anachronismes ces souhaits légendaires du vieillard. Jahvé! Jahvé! ce grand nom tinte comme un bruit lointain et qui m'est étranger, moi trop moderne et déraciné de ma vraie Patrie. (Il sonne, timbre bruyant).

UN LAQUAIS, livrée de cercle.

Monsieur a sonné?

ALFRED.

Dites à Madame Jacob que je la prie de venir dans le Hall (Le domestique sort.) Irritantes cette attitude de ma belle-mère et cette attitude de ma femme. Irritantes parce qu'elles ont l'air de me blâmer. Irritantes surtout parce que je ne comprends pas bien les motifs de ce blâme, ou que, les entrevoyant, je ne puis les trouver sensés. Ce n'est pas la première fois. Un vent glacé souffle entre moi et Louise. J'en ressens une contraction intérieure qui m'assombrit l'existence. Est-ce par des paroles qu'on dissipe ces tourbillons malfaisants où l'esprit tourne comme une feuille sèche ? Le bruissement du gosier et des lèvres a-t-il cette vertu ? Je veux l'essayer.

SCÈNE VIII

LOUISE, entrant.

Vous m'avez fait appeler ?

ALFRED.

Oui... J'ai sur le cœur la scène de tantôt. Vous ne m'avez dit que dix mots et ne m'avez

lancé qu'un regard. Mais ils m'ont blessé cruellement.

LOUISE.

A propos de cette combinaison d'argent? Vous exagérez.

ALFRED.

Je n'exagère pas. Je parle de ce que je sens là, (il montre son front), au moment même où je parle, — *en flagrant délit,* pourrais-je dire.

LOUISE.

Qu'ai-je fait sinon laisser entendre la résonnance en moi d'un vif, noble et prompt sentiment qu'exprimait ma mère?

ALFRED.

Vif, noble et prompt pour vous deux, oui, mais pour moi peu compréhensible... et offensant. Là est le mal, car il atteste un dangereux et douloureux désaccord.

LOUISE.

Douloureux, vous l'avez dit.

ALFRED.

Au moins là-dessus nous nous entendons, mais apparemment comme des duellistes qui s'enferrent en même temps. Louise, quoique nous en parlions aujourd'hui pour la première fois avec cette netteté, ce trouble dans le contact de nos esprits remonte loin déjà.

LOUISE.

Vous l'avez senti comme moi ?

ALFRED.

Comme vous. Mais pendant que je me taisais, j'en cherchais la cause comme le mot d'une énigme. Car nous nous sommes unis par ce que je crois avoir été de l'amour; refroidi, soit, éteint peut-être, mais ayant existé. Notre vie me semble avoir été normale et avoir obtenu de la Destinée des chances suffisantes pour lui accorder le titre d'heureuse et profitable. Quel mauvais sort a donc pesé sur elle pour que, presque sans interruption (nous pouvons nous l'avouer en cette heure teintée de solennité triste), elle ait été imprégnée de malaise; pour que jamais une intimité pénétrante se soit établie entre nous? Lune de miel, lune de fiel. Si je

me laissais entraîner aux superstitions de ma race, je croirais que le jour de nos noces le dard perfide du regard maudit d'un jeteur de sorts nous a touchés.

LOUISE.

Moi, non plus, je ne sais. Moi aussi j'ai cherché, je cherche encore. Et je ne trouve pas. C'est la cohue des fantômes d'un mauvais rêve.

ALFRED.

Mais ne luttez-vous pas pour vous dégager des étreintes de ces spectres ?

LOUISE.

J'ai lutté, mais inutilement. Je ne lutte plus.

ALFRED.

Alors, vous tenez ce mal pour sans remède ?

LOUISE, *nerveusement.*

Sans remède.

ALFRED, *élevant la voix.*

Ce que vous proclamez là, ma femme, est grave. D'abord parce que vous osez le dire.

ensuite parce que je le ressens moi-même. C'est comme une condamnation à mort de notre union prononcée à l'unanimité de nos deux voix.

LOUISE, fiévreusement.

Qu'y puis-je? Que peut notre infirme individualité lorsque des forces souterraines s'en emparent et jouent avec elle comme le moulin d'un vanneur avec les grains de blé. Quand je vous écoute parler, quand je vous vois agir, j'ai un besoin instinctif et pressant, sinon de vous contredire, au moins de vous rectifier. Jamais une adaptation complète à ce que mon âme souhaite. Tout presque invariablement sous un angle amoindri. Même quand au départ d'une de vos idées un unisson se manifeste, bientôt se produit une déviation et le plus souvent un arrêt. Ma conception va encore quand la vôtre est déjà stationnaire. Votre intelligence, claire je ne le nie pas, ingénieuse, oui, m'apparaît à parois cloisonnées. L'Idéal où volontiers ma pensée pointe en ardent coursier vous demeure étranger et vous fait rebrousser chemin. Le cercle où se meuvent mes rêves se déroule ailleurs que le

vôtre. Jamais vous n'y êtes à mes côtés, jamais vous n'y voguez avec moi.

ALFRED, tranchant.

Romanesque! Bâtisseuse de palais artificiels!

LOUISE, agressive.

Mais non, mais non, mais non! C'est du roman pour vous qui êtes un manieur d'argent, ou plus exactement un manipulateur de matérialités sans auréole. Mais pour moi c'est la Vie dans sa réalité la plus vivante et la plus chaude. Palais artificiels, non, non, non! Vrais palais de la vraie Nature dont le sens exact vous échappe. Votre argent, vos meubles et vos immeubles, votre luxe, vos bibelots, vos objets d'art, vos femmes peut-être, vos distractions, vos plaisirs, tout cela vous l'acquérez, vous le possédez, vous en jouissez, bruyamment, sans exaltation tendre et brûlante, sans aucun goût qui corresponde au mien. Vous aimez le faste qui brutalement s'affirme, les clinquants orientaux, les couleurs tapageuses. Voyez l'ameublement de cette pièce, témoin de ce colloque. Moi j'aime les harmonies douces et sans extrava-

gance des paysages du Nord. Ces discords dans l'extérieur des choses, doutez-vous qu'ils existent aussi dans l'intérieur de nos mentalités ? Et cela ne vous explique-t-il pas nos hostilités et nos antagonismes ?

ALFRED, nerveusement.

Ces discords expliquent ces hostilités. Mais qu'est-ce qui explique ces discords ?

LOUISE, de même.

Je n'en sais rien. Y a-t-il quelqu'un qui le sache ? Qu'importe la clef du mystère quand les effets du mystère nous tourmentent. Et, effrayant imprévu, cela se prolonge en nos enfants. Votre aîné, Michel, c'est vous-même. Le même œil noir, saillant et froid, le même visage au rire très rare disparaissant comme par un déclic, le même cerveau calculateur, le même cran d'arrêt dans l'enthousiasme, la même insuffisante profondeur dans la sensibilité et les affections Ah! je le sais, moi, sa mère. Dès son enfance il fut votre abrégé. Frédéric, le dernier, c'est moi, cent fois vous l'avez dit, c'est moi avec ma blondeur et ce que vous

nommez dédaigneusement mon exaltation. Dès son enfance, c'est de moi qu'il fut l'abrégé saisissant. La Nature semble avoir refusé de mêler nos sangs dans ces deux êtres et les y fait couler en canaux séparés, comme si quelque obstacle secret au croisement était imposé par une loi puissante.

ALFRED.

Allez-y, allez-y, ne vous gênez pas! Vous devez aussi avoir en réserve quelques amabilités du même acabit en ce qui concerne notre fille ?

LOUISE.

Oui, oui. Notre fille! Notre fille, placée entre leurs deux naissances, cette extravagante, maladive et mal définie Noëmie, aux cheveux durs et longs la coiffant d'un lambeau de nuit! Noëmie aux joues pleines et bombées, toujours en courses, toujours en achats, toujours en marchandages et en brocante! Elle a détourné et confondu, dirait-on, les deux courants; des instincts opposés se combattent et se dénaturent dans son être unique, ainsi qu'entre vous et moi ils se combattent dans des êtres distincts. Ah! j'en ai assez, j'en ai

assez, j'en ai trop! (Elle se jette dans un fauteuil pleurante et les mains au visage).

ALFRED, avec violence.

Êtes-vous folle? Ah! vous me troublez, vous m'impatientez, à la fin, vous m'irritez! Méditeriez-vous de rendre cette brouille publique et de nuire ainsi à ma situation dans le monde? Je ne le permettrai pas : les affaires avant tout. Je voudrais que nous fussions aux pays où, en leur mari, les femmes ont véritablement un maître qui a le droit de les châtier efficacement et sur le champ, par le fouet ou la prison. Que n'avons-nous ici les maisons arabes aux murs extérieurs aveugles et la discipline, au besoin cruelle et violente, des harems! Tout ceci a une singulière odeur de malheur et de rupture. Veux-tu, femme insensée, sans entendement, habile à mal faire, et qui ne me connaît pas encore après vingt cinq années, me faire crier avec Jérémie : « Mes entrailles! mes entrailles! La douleur presse l'enclos de mon cœur. Mes tentes sont détruites et leurs toiles ravagées! » L'édifice, mal bâti, de notre mariage craque et se lézarde. JÉRICHO! crie mon Père chaque fois qu'il

voit quelque institution chrétienne crouler ou livrer passage et entrée aux enfants de sa race. JÉRICHO serait-il maintenant ma propre maison ?

Rideau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Six mois plus tard.

—

MÊME DÉCOR.

—

Le vieux Jacob étendu, trop à l'aise, dans un fauteuil ; vêtements d'été de mauvais goût, mal agencés ; Alfred allant et venant, tenue effacée.

SCÈNE IX

LE VIEUX JACOB.

Beaucoup d'affaires pour notre conseil d'administration tantôt ?

ALFRED.

Quatre. Mais ne parlons pas de ça avant l'arrivée de Ruben et de Michel qui ne peuvent tarder. Rien de nouveau ?

LE VIEUX JACOB.

Mozes Mosberg est mort ! Il ne s'est plus jamais bien porté depuis la baisse des *Sacramento* dont, je ne sais par quelle aberration,

il avait conservé 3.000 titres. Il m'a dit, plus d'une fois à cette occasion : « Je ne comprends pas qu'on se suicide quand on perd l'amour ; mais quand on perd l'argent.... » J'ai été voir hier soir ce patriarche. Il agonisait. Sais-tu ce qu'il marmottait ? « Ah ! comme je suis honteux de ne pas mourir plus riche ! »

ALFRED.

Il était réputé pour ses... bons tours, ses drôleries et ses (comment dirais-je ?)... indélicatesses. Je regrette la disparition de ce type. Nous avons combiné et réussi avec lui quelques affaires intéressantes. Ça le gênait, pourtant, de traiter avec d'honnêtes gens. Il préférait les... canailles, à apparence honnête s'entend. On était plus libre, disait-il, et tout allait mieux. Il savait que dans les affaires on s'entr'aide ou on se trahit suivant les convenances. Tu connais le prêt fait au bijoutier Mornand ?

LE VIEUX JACOB.

Non. Une bonne histoire, m'a-t-on dit. Conte-moi ça.

ALFRED.

Voici. Mornand était momentanément acculé par des achats trop forts. Mosberg, averti et qui connaissait ses riches vitrines, court se faire raconter sa détresse et lui offre cent cinquante mille francs, dont notre maison, la maison Jacob et ses fils, a fourni la moitié. Enorme fut l'étonnement de Mornand quand Mosberg refusa de stipuler des intérêts et une date de remboursement. Comme il l'appela son bienfaiteur, son sauveur et invectiva ceux qui mettent en doute le désintéressement des Juifs ! Après quelques mois, Mosberg reparaît éploré, lamentable, en se disant acculé tout à coup lui-même. Mornand, gonflé de gratitude et de compassion, mais sans argent comptant, se croit tenu d'offrir ses marchandises. Mosberg résiste d'abord, puis, jouant le désolé, choisit les bijoux les plus avantageux, et va, soit-disant, les réaliser à des prix de misère, gagnant dessus cinquante mille francs net, dont la moitié pour nous. Pas grosse l'affaire, mais pittoresque et amusante. Le personnage eût mis en appétit Balzac, ce diffamateur d'Israël.

LE VIEUX JACOB.

Tu dis? Bal... quoi? qui? un juif?

ALFRED.

Rien, une réflexion pour moi. — J'entends nos associés.

LE VIEUX JACOB, d'un ton pénétré.

Que Jahvé ait Moses Mosberg en sa miséricorde et prolonge ma vie ou la tienne de toutes les années qui lui ont été retranchées!

LE LAQUAIS, entrant.

Messieurs Ruben et Michel.

ALFRED, au laquais.

Personne, n'est-ce pas, avant que nous ayons fini. Personne! ni de la maison, ni d'ailleurs. Aucun dérangement. Allez!

SCÈNE X

RUBEN, entrant avec Michel.

Bourse quelconque aujourd'hui. Marché de spéculation inerte. Presque rien au comptant. Les *Coloniale-Amazone* continuent leur dégringolade.

MICHEL, très dandy, toilette d'une extrême recherche.

Bah! après six mois depuis l'émission, c'était prévu. On peut s'en ficher puisque nous avons évacué toutes les nôtres aux beaux jours. C'est sur ma part de *bénef* que j'ai acheté Miranda, mon nouveau pur-saug. Nous n'avons de ce beau projet « réalisé » que les actions, comme dit un sarcasme caricatural de Gavarni.

Ils se mettent tous quatre autour d'une table, en Conseil.

ALFRED.

Messieurs, la séance est ouverte. Le premier objet à notre ordre du jour est le Brevet Bridou. Vous savez, c'est cet inventeur sexagénaire qui a passé son existence et fait passer sa fortune en recherches sur le réemploi commercial pour la fabrication du papier neuf, des papiers gâtés par l'impression et l'encre Il a enfin réussi. J'ai fait examiner le procédé discrètement et sûrement. Voici quatre rapports de quatre experts qui s'ignorent l'un l'autre. C'est décisif et magnifique. Une affaire de diamant. Quelque chose comme la circulation perpétuelle de cette

denrée de première nécessité, le Papier, qui a sur le Pain cette supériorité que ne passant pas par l'estomac on peut en consommer sans limite et jusqu'au plus parfait gaspillage.

MICHEL.

La fable du Phénix appliquée aux vieux journaux. *Insignior resurgit!* C'est-il moderne ça et nouveau style!

ALFRED.

Faut-il acheter le Brevet?

MICHEL.

Parbleu! Mais évidemment. D'ailleurs tout ce qui touche au Journalisme nous intéresse énormément. C'est notre principale force... après l'Argent bien entendu.

LE VIEUX JACOB.

Oui. Mais pas si vite. Combien le Brevet?

ALFRED.

Le prix demandé est ridicule d'exagération: deux cent mille francs! Je vous le demande! Un pauvre diable qui tiraille la queue du diable, au point qu'on devrait s'étonner que

le diable l'eût encore. Chacun sait qu'un inventeur c'est un homme intelligent qui n'a pas le sou.

LE VIEUX JACOB.

Et on pourrait gagner avec...?

ALFRED.

Après examen, nous présumons, Ruben et moi, que dans chaque pays on pourrait revendre le monopole entre cent et cinq cent mille, suivant l'importance de la presse quotidienne et de la production de librairie. Nous avons les statistiques.

MICHEL.

Tu dis que c'est un vieux cheval sur les boulets et qui attend son foin. Offre lui cinquante mille pour être généreux. Cuisine-nous cet inventeur, matière à tribulations.

LE VIEUX JACOB.

Oui, pour être très généreux. Cinquante billets de banque sur la table ; c'est ça à quoi on résiste difficilement. Maïmonidès a dit : « Il n'est pas permis au Juif de dépouiller ostensiblement l'étranger pour ne pas s'atti-

rer des poursuites ; mais il est permis de lui dérober en secret. »

ALFRED.

Entendu. Je tâcherai d'enlever l'affaire ce soir même, car il faut prendre garde à l'éveil de concurrents. Bridou attend mon oui ou mon non comme un mendiant affamé à la porte. On dit que les Dubuisson le guettent.

MICHEL.

Les Dubuisson ! Ça des concurrents ! Ces chrétiens des concurrents. Allons donc ! Qui a l'argent ? Qui a l'audace ? Qui a la virtuosité ? Nous, nous, nous, les Juifs, rien que nous ! Christianiser une affaire, c'est faire une croix dessus.

ALFRED.

Ils ne sont, en effet, guère heureux dans leurs tentatives ceux qui nous imitent et se font ainsi qualifier Juifs par les leurs. Ça tourne mal le plus souvent. Avez-vous remarqué qu'ils raccolent et s'adjoignent presque toujours quelqu'un d'entre nous quand ils courent, à notre instar, une aventure financière ?

MICHEL, se levant et arpentant le Hall les mains dans les poches.

A tout Chrétien il faut son Juif comme à tout alpiniste son guide. Vont-ils seuls, ils tombent tôt ou tard au fond d'une crevasse. Nous fûmes les initiateurs et nous restons les grands professeurs en spéculation. (S'arrêtant et croisant les bras.) C'est tout de même beau, hein! d'ainsi toujours savoir exploiter et de ne jamais s'échiner à inventer; de laisser à d'autres cette besogne de manœuvre où quarante-neuf fois sur cinquante on n'aboutit qu'à la culbute dans le vide de l'introuvable? Voilà qui atteste la supériorité de notre race. Le Juif Roi! Ah! vraiment il a dit juste celui des nôtres qui nous a nommés « la première aristocratie du Monde »! Moi je suis pour se servir des Aryens, comme ils se nomment, faciles à endoctriner, mais pour les lâcher dès que la course est finie, comme on lâche les fiacres ou les filles publiques sans s'inquiéter de leurs clameurs.

RUBEN.

Comme tu dis ça brutalement! Ce serait beau pourtant de nous mettre aussi à la

recherche. Il me déplaît d'entendre répéter que nous nous enrichissons sans rien produire, sans qu'on puisse assigner une justification visible ou suffisante d'utilité à nos fortunes.

MICHEL, le toisant.

Veux-tu te taire, rêveur! Vas-tu cesser de faire le beau chevalier! Inventez, vingt fois pour une vous vivrez misérable. Exploitez l'inventeur, vingt fois pour une vous vous enrichirez. Il faut être l'araignée tissant la toile où se prennent les bonnes idées des autres. Dans le signalement des hommes de génie, un des signes caractéristiques c'est la pauvreté. Ils devraient avoir de l'argent à pouvoir en perdre et ils n'en ont pas à pouvoir en vivre. Ces gens sont tellement baroques qu'ils savent inventer la traction électrique et la télégraphie sans fil et qu'ils ne savent pas inventer un billet de mille francs. C'est qu'il y a une différence entre l'aptitude à chiper quelque chose à la Nature et l'aptitude à chiper quelque chose aux imbéciles. (Il recommence à marcher.)

ALFRED.

Passons à autre chose. On nous demande de faire la fondation d'une société pour la fabrication du caoutchouc artificiel. Au point de vue de l'emballement du public, le moment semble excellent. Le caoutchouc a, en ces derniers temps, reçu des emplois nouveaux multiples et très rémunérateurs, les pneus des automobiles par exemple et des roues de véhicules de luxe en général. C'est un engouement ! Le quintal du naturel va de trois à six mille francs. Si nous faisons le versement initial en espèces exigé par la loi, outre les actions libérées représentant ce versement on nous donne la moitié des parts de fondateur. On peut espérer replacer le tout immédiatement dans le public. Nous bénéficions de ces distributions de titres comme d'une compensation équitable...

MICHEL s'arrêtant, goguenard.

Comment dis-tu ?

ALFRED, le regardant.

Je dis comme compensation *équitable*... des charges matérielles et morales...

MICHEL, l'interrompant de nouveau.

Comment dis-tu ?

ALFRED, même jeu.

Je dis des charges matérielles et *morales*... de notre intervention et de notre patronage. Faut-il s'en occuper, non pour conclure mais pour étudier de plus près ? Ruben et moi nous pensons que oui.

LE VIEUX JACOB.

Moi, je ne pense rien du tout C'est trop compliqué pour ma vieille tête. Ma spécialité, celle qui m'a enrichi, c'était le prêt sur terres, avec beaux intérêts et expropriation au bout. On ne déplante pas les vieux arbres.

MICHEL, marchant à nouveau.

On ne t'en sortira pas, grand'père, de ta spécialité. Finis-y tranquillement ta vie laborieuse et fructueuse et laisse-nous faire. Tu t'es fermement maintenu, en patriarche têtu, dans l'unique souci d'accroître ta fortune. De pauvre et impuissant tu es devenu riche et terrible. C'est bien et c'est assez. Tu as fini, papa Jacob, tu es un vétéran sinon un invalide, et moi je suis tout neuf La descendance d'Abraham a perfectionné les moyens d'arri-

ver aux mêmes fins que les tiennes. Elle fait fonctionner ces machines nouvelles : le Marché à terme sur différences et la Fondation des sociétés anonymes. Shylock s'est modernisé. Gobseck n'est plus qu'un produit résiduaire. C'est Nucingen qu'il nous faut ! Nucingen l'érudit en manœuvres financières. Un savant ! (S'arrêtant et s'adressant aux trois autres assis.) Qu'on examine cette histoire de caoutchouc artificiel ; mais, d'après moi, il ne faut pas que la maison Jacob et ses fils paraisse en nom. C'est discréditant quand l'affaire tourne mal, et même dangereux par les procès en responsabilité qui deviennent un peu fréquents et indiscrets. Si nous traitons, fournissons l'argent, recevons les titres, le gâteau, « la part à goinfre », mais laissons à d'autres « l'honneur et le péril » de figurer dans les actes. On trouvera moyennant quelques paquets d'actions, pas trop gros, des subalternes complaisants pour cette corvée. Ayons des appétits, mais que ces appétits soient prudents.

LE VIEUX JACOB.

« Le Juif, dit le Talmud, peut causer du dommage aux Goïm, car il est écrit : Tu ne

feras aucun dommage au prochain, et il n'est pas écrit : Tu ne feras aucun dommage aux Goïm. » — (A Michel, avec admiration) Ah ! mon sang, mon sang ! Oh ! mon petit-fils joli ! Vingt-cinq ans à peine et de ces malices ! Et s'amuser, faire le beau, se montrer partout, être chic, et crâne, et smart ! La gloire de Sion !

ALFRED.

Assez, bon papa, assez. Laissez vos exclamations de Synagogue ! Fi ! fi ! que c'est vieux jeu. Soyez Juif, mais paraissez-le le moins possible. Voici plus grave. Il s'agit de l'emprunt que le roi de Mingrélie fait négocier confidentiellement. Il s'est fait, vous le savez, concéder de vastes territoires dans l'Altaï, merveilleusement riches en mines. Mais il s'est ruiné pour l'établissement des voies de communication. Il s'agit pour lui de se procurer les moyens de les achever. C'est une très, très grosse affaire que les fameux Muhlenschild sont disposés à traiter, mais seulement s'ils réussissent à se réassurer plus ou moins en repassant pour partie la charge du prêt à quelques confrères. Quarante millions dont ils garderaient en charge les deux tiers. Ils nous

proposent la moitié du reste. Schwambach, Klopstein et C° se sont déjà inscrits pour l'autre moitié.

LE VIEUX JACOB, avec animation.

Une affaire où Muhlenschild engage vingt six millions et Schwambach environ sept millions! Mais ce doit être non seulement bon mais superbe. C'est comme les drapeaux de la croix rouge sur les ambulances, Muhlenschild et Schwambach. On ne tire plus dessus! Si nous avons la somme disponible je veux qu'on la leur porte, quand je devrais moi-même faire l'âne. Qu'on fasse chercher le bât!

MICHEL.

C'est é-vi-dent! Nous avons la somme, n'est-ce pas Ruben?

RUBEN.

Nous avons la somme. Les dépôts en compte-courant chez nous abondent. L'intérêt est à 3 p. c. et le Roi paie son emprunt 6 p. c., plus, par une réduction immédiate du capital emprunté, une commission de trois millions à répartir. Vous comprenez les risques...

LE VIEUX JACOB.

Peuh! les risques! Plutôt imaginaires les risques puisque Muhlenschild consent à les courir. Quand il dit qu'il risque, c'est qu'il ne risque rien. Mais il se les fait payer tout de même, les risques. Grand financier, grand financier!

MICHEL, s'arrêtant.

Permettez .. quelques conditions .. que je nommerai latérales... et honorifiques... et même politiques. Vous dites que c'est un Roi que nous allons obliger. Il payera les intérêts, bien! et les accessoires, très bien. Mais les Rois paient toujours plus cher que le commun des martyrs. Les prêts ne sont pas rares, mais les rois sont rares. Le nôtre, comme les autres, dispose de faveurs spéciales, places, décorations, titres. A mon avis il nous faut un peu de tout cela, autour du plat, comme réjouissance. Des titres! demandez-en. Des titres de noblesse! ça se négocie aujourd'hui aussi bien que des titres de bourse. Une livre pesant de noblesse, voilà qui vaut mieux que la livre de chair de Shylock.

LE VIEUX JACOB, exultant.

Ah! mon sang, mon sang! Oh! mon petit-fils joli!

MICHEL.

Je pose donc en postulat que, premièrement, notre bon papa Jacob doit être assuré d'une croix de commandeur de l'ordre royal de Mingrélie. (Il rit.)

LE VIEUX JACOB.

Ah! mon sang, mon...

MICHEL, impatient.

Voyons, grand-père, tenez-vous tranquille; si on vous laissait faire, vous allez de nouveau nous dégoiser votre triomphal JÉRICHO! JÉRICHO! qui vous fait ressembler à un coq de basse-cour lançant son cocorico! — Je pose deuxièmement que vous, mon Père, vous avez droit à un titre de noblesse à convenir. Je suis sûr que Schwambach a le sien garanti, et Klopstein aussi.

LE VIEUX JACOB.

Tous les Juifs riches devraient être barons!

MICHEL.

Quant à Muhlenschild, ce maître-piston de l'immense pompe aspirante qu'est la Banque, il en a obtenu déjà dix fois sa charge depuis que ce grand argentier pratique la clientèle des goussets couronnés. Il sera tôt ou tard dans le Gotha, dans le Golgotha comme ils disent.—Troisièmement, il y a lieu d'obtenir pour deux ou trois de nos parents, amis ou dévoués serviteurs, des postes à la cour, dans les fonctions du palais ou de la liste civile. La politique israëlite la plus récente, la politique tacite, sinon secrète, est qu'il faut des nôtres un peu partout, qu'il n'est point de citadelles ou de postes où nous ne devions avoir des intelligences. Notre grand Rabbin Saker Karsok l'expliquait encore très fortement au dernier Sabbat. Profitons de l'occasion. Ce n'est pas un devoir financier, c'est un devoir civique envers notre grande cité Universelle, Arche d'alliance supérieure pour nous à toutes les nations parmi lesquelles nous campons; (goguenard) parmi lesquelles nous campons comme un kyste dans les tissus musculaires.

RUBEN, pensif.

C'est vrai. C'est un devoir vis-à-vis de notre race... aussi longtemps que notre race vivra en promiscuité difficile avec une autre.

ALFRED.

Il sera fait ainsi que vous le désirez. . Et, vu... comment dirais-je? la sainteté du but, j'espère que nous réussirons.

MICHEL.

Amen! Je dis amen parce que c'est un mot hébreu. Et si nous réussissons, je crierai Hosannah! Alleluia! parce que ce sont aussi des mots hébreux. Ces Chrétiens! ce qu'ils nous ont chipé de vocables, de personnages, de légendes, en les accommodant à leur goût, à leur ragoût, à leur bagout! Oh! les pillards! Ça nous justifie de piller leurs écus.

ALFRED.

Reste la question annuelle des dons et charités. C'est Muhlenschild qui a mis ce procédé à la mode. Il a son budget de la Bienfaisance.

MICHEL.

Qu'il nomme aussi son Assurance contre la malveillance publique. Ses commis disent:

le compte Paratonnerre. Muhlenschild! il se croit grand parcequ'il fait, le pauvre, de petites choses avec de grands capitaux.

ALFRED.

Il donne aux indigents, il donne aux musées, il donne aux villes, il donne aux écoles, il donne aux hôpitaux, savamment, avec une adroite réclame. Vous connaissez ses entrefilets périodiques : — « Oh ces Juifs! » M. Ephraïm Muhlenschild vient de donner » un million pour être distribué aux pauvres » de Jobardopolis. » — Il a fallu suivre. A notre dernier exercice, il a été porté vingt-cinq mille francs envoyés à un hospice d'aveugles, dix mille à la Fédération des sauveteurs, trente mille pour un tableau de Luca d'Olanda offert à l'Etat: c'est Spronckheim, l'antiquaire, qui nous l'a vendu.

MICHEL.

Oui, sans garantir l'authenticité; mais au Musée, comme c'était un don israëlite, (il rit,) on l'a accueilli en bavant de crédulité, de satisfaction et de reconnaissance! Comment vous êtes-vous couvert de cette dépense? On assure que chaque fois que Muhlen-

schild se découd, il se recoud d'autant dans la huitaine par un coup de bourse dont il fait inscrire le profit à son fameux compte Paratonnerre.

RUBEN.

Nous n'y avons pas pourvu jusqu'ici. Nous aviserons. Pouvons-nous disposer de la même somme que l'an dernier ?

LE VIEUX JACOB.

Soixante-cinq mille francs ! Ça fait pourtant treize mille pièces de cinq francs, et une seule pièce de cinq francs est déjà si difficile à gagner quand on n'est pas un malin.

MICHEL.

Oui, en Transylvanie et quand on débute. Mais ici, je vous le disais tantôt, nous avons perfectionné la machine à dépouillement. J'approuve, moi, les trois mille deux cent cinquante louis. Si votre réclame est bien faite, ils vous rapporteront le décuple. C'est promis dans la Bible, n'est-ce pas grand-père ?

LE VIEUX JACOB, solennel.

« Comme j'ai veillé sur eux pour arracher et détruire, pareillement en aurai-je soin pour

bâtir, planter et moissonner, — parole d'Jahvé! »

ALFRED.

Messieurs, la séance est levée. (Ils se lèvent.)

LE VIEUX JACOB.

C'est, je crois, l'heure où dame Régina arrive s'installer dans le Hall. Je lui laisse la place libre, j'ai une visite pressante. Au revoir, au revoir. (Il s'en va hâtivement.)

RUBEN à Alfred et à Michel.

Un détail de petite administration. Cordier, l'un de nos deuxièmes commis, demande une augmentation. Il est bon employé, exact, capable, très soumis.

ALFRED, avec humeur.

Toujours des augmentations! Très soumis? Dites très frondeur. Raphaël Lumbach, son voisin de pupitre, par qui je fais surveiller leurs propos dans le bureau, m'a révélé qu'il y raconte à demi-voix de sottes histoires antisémites. Pas plus loin qu'hier il disait avoir reçu la visite d'un pauvre juif à qui il aurait fait charité de cinq francs et qui lui aurait dit:

— « On voit bien que vous n'êtes pas de la Religion — Parce que je donne si peu? — Non, parce que vous n'auriez donné rien du tout. » — Il faut clore le bec à ce méchant farceur, du moins ne pas l'encourager. Dès que nous pourrons nous passer de lui, je le casse aux gages.

MICHEL.

Des augmentations? Mais c'est un mauvais système et suranné. Savez-vous ce que fait Balenfelz, l'homme du grand bazar « A la Providence des Humbles », le frère de Gédéon qui a fondé l'Assurance contre les accidents du travail « La Consolatrice des Affligés » où l'on carotte si bien sur le règlement des sinistres, et qui est sous l'invocation de la Vierge immaculée pour appâter les catholiques? Quand il engage nul n'est plus accommodant. Doux comme le double curaçao blanc Fockink, il concède un appointement inespéré. Puis il laisse le bonhomme prendre ses aises, s'acclimater, régler sa vie, s'habituer à la pensée qu'il est dans une maison de tout repos. Quand il voit que le drôle tiendrait pour une calamité de devoir cher-

cher une autre place, il prétexte d'une crise pour le diminuer, et il le fait les larmes aux yeux Il en est, dit-on, qu'il a successivement ramené ainsi machine en arrière à cinquante pour cent du salaire primitif. Je ne le dis pas pour lui faire tort. A l'homme d'affaires il faut des qualités spéciales, comme des serres au vautour et des dents en scie au requin.

ALFRED, à Ruben.

Refusez, refusez, en disant que c'est déjà bien heureux qu'on le maintienne au même chiffre. Ah ! s'il était israëlite... peut-être. .

MICHEL.

A propos de questions accessoires, puisqu'ils s'adjoignent des Juifs, si nous nous adjoignions un associé chrétien, *un Paravent*? Pour certaines conjonctures, c'est excellent comme auxiliaire, à la fois un bouclier, un otage, et ce que les oiseleurs nomment un appelant, une chanterelle. On s'en procure aisément ; il suffit d'y mettre le prix, les « honoraires ».

ALFRED.

J'y ai pensé. J'ai quelqu'un en observation. Bien calé, bien titré, bien malléable, qui sera toujours de notre avis sauf à se répandre préliminairement en infinis scrupules. Vous serez contents.

SCÈNE XI

Dame Régina et Louise entrent, appuyées l'une sur l'autre.

DAME RÉGINA, badinant.

La consigne est levée, le conseil de guerre aussi Au sexe non-financier à s'installer. Que ses propos aimables, voltigeant dans l'air de cette salle, en chassent les effluves des noirs complots pécuniaires.

MICHEL.

Et en chassent aussi les conspirateurs, n'est-ce pas? Nous partons, belles dames, nous, le sexe « financier », moins retenus, hélas! par vous qu'entraînés par les affaires soucieuses qui vous font vivre.

RUBEN, caressant.

A bientôt, belle-sœur Louise, à bientôt dame Régina.

ALFRED, froidement.

A bientôt, Mesdames. (Ils sortent.)

SCÈNE XII

DAME RÉGINA, s'esseyant, à Louise.

Sec, ton mari ; sec et hérissé.

LOUISE.

C'est son attitude habituelle maintenant, tu le sais. Et, que je le veuille ou non, je la lui rends. Nous sommes à jeu égal, si cette bouderie rageuse peut être nommée un jeu.

DAME RÉGINA.

Oui, ça va de mal en pis depuis l'âpre alerte de l'hiver dernier. Le doux printemps de cette année, l'été radieux qui maintenant illumine et réchauffe, les largesses pacifiantes de leurs verdures et de leurs fleurs, n'ont point pour nous ramené le calme et la joie, ces remèdes des âmes agitées. Et sur ta santé ces troubles agissent comme la lueur ensorcelée de la lune

rousse sur l'aubépine en fleurs. Tu t'affaiblis, tu maigris, tu te fânes, ma Louise, et, quand tu me conduis, je ne discerne plus laquelle de nous deux soutient l'autre.

LOUISE.

Depuis l'âpre alerte de l'hiver? Dis plutôt depuis qu'irrésistiblement tu m'as fait comprendre la cause (que je ne pénétrais pas) du défaut d'intime adhérence entre mon mari et moi, misérable. Ah! l'éclair brusque sur ces ténèbres et l'impression ineffaçable de la réalité entrevue! Cette pensée qu'en nous unissant pour la confusion des âmes et des corps, on a uni des choses d'une confusion que la Nature rendait à priori impossible! Cette théorie des races est entrée en moi comme un vent assainissant pour la vérité, mais destructeur de toute espérance! Je ne t'en veux pas de cette révélation, car le doute, l'incertitude, la rage de ne pas découvrir le pourquoi, m'étaient encore plus cruels.

DAME RÉGINA.

Ma fille, nous étions inconsciemment sorties des voies de la Nature, et la Nature se

venge. (Après un silence.) Sorties des voies de la Nature ! Est-ce certain ?

LOUISE.

C'est certain, car maintenant tout me paraît si clair. Les innombrables détails qui jadis semblaient se contredire et se combattre, s'organisent autour du fait central avec une logique qui m'écrase. Tout s'explique sans hésitation, tout se dévide sans arrêt et sans nœud. Seule la vérité a ce privilège.

DAME RÉGINA.

J'en ai du remords. Un drame s'est établi dans cette maison, où les actions brutales ne sont rien, où tout est dans le tumulte immobile des actions intellectuelles, aux coups aussi sûrs et aussi funestes que les coups matériels. Drame des Ames ! N'est-ce pas moi qui ai déchaîné la meute de cette émeute ?

LOUISE.

Non, ma chère et poétique Maman. C'était inévitable et il faut se résigner à l'Inévitable. Du jour où, moi européenne, j'ai épousé cet asiatique à peine travesti, à l'ascendance sortie d'Askalon ou de Samarie, le conflit,

quoique encore invisible, a commencé, et tel qu'un cancer, d'abord non ressenti, a inauguré son travail rongeur. Tu m'as parlé d'Othello : mon histoire est celle de Desdémone avec les adoucissements extérieurs de l'humanité moderne, qui ne sont rien pour l'adoucissement des souffrances internes.

LE LAQUAIS, entrant.

Madame, M. Philarète Boudard.

DAME RÉGINA, au laquais.

Un instant. — Quand il est sorti. — J'ai des remords, te dis-je, car je ne sais jusqu'où peuvent aller les conséquences de cette situation rompue, de cette horloge aux aiguilles déréglées. Tu n'ignores pas que notre ami Philarète ne croit pas à cette théorie des races et la traite en aberration, avec mépris, avec colère. S'il est là, c'est parce que je l'ai prié de venir, comme on appelle le médecin. Veux-tu qu'il entre ?

LOUISE.

Oui.

DAME RÉGINA sonne, le laquais reparaît.

Priez M. Boudard d'entrer. (Il sort.)

SCÈNE XIII

PHILARÈTE, entrant.

Très chères amies, je vous salue. Dame Régina, j'accours à votre appel.

DAME RÉGINA.

Asseyez-vous, Philarète, ami rare, ami fidèle, là entre nous deux. Nous avons besoin de vous consulter et de vous entendre.

PHILARÈTE, affectueusement.

Comme moi j'ai besoin de vous voir.

DAME RÉGINA.

Ecoutez-nous. Nous sommes soucieuses, pis que cela... malheureuses.

PHILARÈTE, s'asseyant.

Malheureuses...! l'une et l'autre! telles que vous êtes, avec ce que vous avez en biens matériels, en biens moraux! Mais qui donc alors sera heureux!

DAME RÉGINA, très grave.

Regardez cette vieille femme que je suis; regardez cette belle femme mûre que voilà,

apâlie, languissante, pareille à une grappe de raisins dorés oubliée à l'automne sur la vigne et mordue par la première gelée ; des pensées les obsèdent, des pensées les martyrisent. Elles vont à vous en pénitentes, innocentes peut-être, peut-être pécheresses, cherchant un directeur de conscience.

PHILARÈTE.

Vous me surprenez, vous me donnez un rôle qui m'inquiète. Mais l'amitié se résigne aisément à ce qui peut soulager ce qu'on aime. Chères amies, je vous écoute en confident affectueux. non en confesseur.

DAME RÉGINA.

Philarète, ma fille que voilà, issue, de mon côté comme du côté de son père, d'européens immémorialement purs de croisements, a épousé un Juif. Je parle brutalement pour être brève en ces choses pénibles. Cette union se corrompt sous l'action de causes obscures que Louise et moi, depuis quelques mois, nous rattachons par une véritable obsession, une manie peut-être, à la différence et à l'antagonisme des races. Nous flottons sur une mer agitée et ténébreuse. En nos cœurs bat le

trouble, bat l'incertitude, bat la crainte de l'erreur et de l'injustice. Parlez-nous, éclairez-nous, apaisez-nous.

PHILARÈTE.

Comment, vous aussi! Des femmes nobles, des femmes d'élite, prises dans les rets de l'antisémitisme. C'est à croire à un sortilège. Oh! que la Nature se révèle parfois sarcastique et sournoise! Quelle utilité, pour elle, toute puissante, de susciter ces crises? Parfois, vraiment, je l'appellerais Gueuse!

DAME RÉGINA.

Cela est, Philarète. Parlez, éclairez, si vous le pouvez, apaisez. Nous ne sommes pas des sectaires, nous ne sommes pas des fanatiques; des malheureuses, vous dis-je, subissant une influence supérieure à nous, une contagion malsaine, peut-être.

PHILARÈTE.

Contagion malsaine! Contagion malsaine! C'est le cri mérité. Ne vient-elle pas de Fabricius? Il vous aura encore une fois seriné la race aryenne (déclamant) « essentiellement progressive, indéfiniment éducable, inépuisa-

blement inventive, irrésistiblement colonisatrice.» Que d'adverbes, *bone Deus!* C'est un grand esprit dévoyé, un historien systématique, un dogmatique dangereux. Enfants que vous êtes, ne voyez-vous donc pas que l'Humanité est une, que tous les hommes sont frères, qu'il n'y a entre eux que des diversités dérivant du temps, des circonstances, des lieux et des milieux. Que placés dans les mêmes conditions, subissant les mêmes influences, guidés par la même éducation, se déplaçant sur les mêmes routes géographiques, ils ne varieraient que par d'insignifiants détails?

LOUISE, vivement.

Je ne le vois pas. Ou, plus exactement, je ne le vois plus. Certes je trouve des braves gens parmi les Juifs. Oui, braves... mais « d'une autre manière ».

DAME RÉGINA.

Et quand cela apparaît « de la même manière », sait-on jamais au juste le secret compliqué des amours et des semailles humaines? Sait-on jamais ce que ces alchimies sournoises introduisent d'éléments d'une autre race sous l'écorce apparente des situations

sociales? Il faudrait chaque fois, sous les déguisements, juger par le type physique et surtout par le type moral. Dans chaque race, il y a ceux qui n'en sont pas, tout en croyant l'être: les enfants perdus, les égarés, ceux que l'on cite à titre d'exceptions et qui, pour des regards perçants, sont encore des attestations de la règle Ne sait-on pas désormais que Jésus n'était pas Juif? Les migrations! Un éléphant devient-il vautour en franchissant les montagnes, un requin devient-il brochet en passant un étang?

LOUISE, désolée.

Non, je ne vois plus l'Unité humaine!

PHILARÈTE.

Vous ne la voyez plus? Vous l'avez donc vue jadis. Alors vous étiez dans le vrai et dans la santé. N'éprouvez-vous pas, en la générosité de votre âme, le besoin chevaleresque de le croire encore? Ne vous semble-t-il pas que c'est la beauté, la fraternité, la magnanimité?

LOUISE.

Je pense que *ce serait* la Beauté et la Magnanimité. J'éprouve ce désir chevaleres-

que. Mais l'Homme peut-il confondre ses désirs avec les réalités ? La Nature, que tantôt vous appeliez une gueuse, se guide-t-elle uniquement d'après la beauté et la magnanimité ? Cette nature a mis en moi, aryenne, une âme et dans un mari, le mien, sémite, une autre âme. Je les vois toutes deux penser, agir, se révéler : ces âmes sont de couleur et d'essence différentes, et quand, avertie par ce phénomène isolé et personnel, je me suis mise à regarder ailleurs, j'ai, non sans douleur, non sans effroi, reconnu trop souvent, trop impérieusement d'analogues divergences

DAME RÉGINA.

Nous sommes, comme eux, vaniteux ou humbles, cruels ou doux, rapaces ou généreux, jouisseurs ou sobres, lâches ou braves, habiles ou naïfs, voluptueux ou chastes ; mais nous sommes tout cela « d'une autre manière », comme elle disait tantôt. Entre eux et nous il y a des distances et des nuances de sentiments et d'allures analogues à celles des lapins aux lièvres, des chevaux aux onagres, des faucons aux vautours, des abeilles aux guêpes, — peu importe qui des

deux mérite le mieux l'un ou l'autre de ces noms. Mêmes misères, mêmes qualités, mêmes beautés, mêmes horreurs inévitablement humaines, mais commandées et colorées par des âmes dissemblables. Tout pénètre, en eux et en nous, à l'état de cire malléable, mais en sort frappé d'empreintes contradictoires. Nos conceptions surtout sont différentes. Nous sommes à l'état de malentendu permanent. Nul n'en est responsable !

PHILARÈTE.

On ne peut le nier, il n'y a pas identité. L'allure morale et physique est souvent dissemblable. Mais c'est l'état actuel du phénomène, état passager qu'il faut travailler à faire disparaître. Les mélanges se font, surtout depuis un siècle, depuis l'émancipation des Juifs. On marche à l'effacement des dissemblances, à l'amalgame salutaire et harmonieux. Vous, Madame Jacob, ne comprenez-vous pas ce qu'il y a de vraiment exemplaire dans votre situation : aryenne, comme vous dites, ayant épousé un sémite, attestant l'existence et les effets d'une union mixte, ayant constitué une famille de frater-

nisation, véritable appel permanent à la concorde et à l'oubli des inimitiés ?

DAME RÉGINA.

Mais précisément, dans cette famille « exemplaire », la concorde s'effrite et croule. Le père et la mère ne se comprennent plus, leurs âmes parlent des langues différentes. Les deux fils marchent en se tournant le dos, l'un grevé du caractère paternel, l'autre du caractère maternel. La fille semble un mélange, mais incohérent et bizarre comme si les deux éléments unis en elle l'étaient de force et avec un perpétuel besoin de gesticuler face à face dans l'extravagance.

PHILARÈTE.

Des cas isolés ! des cas isolés ! dont vous intensifiez l'exception par un esprit de système.

LOUISE, s'animant.

Exception ! Esprit de système ! Mais vous ne regardez donc pas autour de vous, Monsieur Boudard ? Le milieu qui vous enserre ne serait-il pas visible pour vous ? Pour des mil-

liers d'êtres qui circulent dans notre rayon visuel le même conflit ne s'affirme-t-il pas? Cet anti-sémitisme, universel et grandissant, grondant partout où les deux races sont en présence, vous le considérez comme un phénomène artificiel, suscité par quelques cerveaux dévoyés et malfaisants. Oh! les magiciens que seraient ces malfaiteurs ayant la puissance de répandre aussi prodigieusement une idée fausse! Et, d'ailleurs, peut-on commander à ses impressions, même quand elles dérivent des faussetés régnantes? Les faussetés n'exercent-elles pas leur action tant qu'elles durent? Et ne durent-elles pas quelquefois des siècles? N'est-on pas alors contraint de s'accommoder de leur provisoire et de s'arranger en conséquence jusqu'au jour, souvent trop lent à venir, où disparaissent ces mauvais nuages?

PHILARÈTE, nerveux.

Il est difficile de raisonner avec vous. Vous êtes des femmes et vous pensez en femmes, permettez-moi de vous le dire en toute gracieuseté.

LOUISE, s'exaltant.

Mais combien d'hommes pensent, au temps présent, comme ces femmes gracieusement sermonnées! C'est dans cette extension, semblable à un incendie, que mon âme, où ces idées sont en fermentation, trouve un aliment qui les fortifie sans cesse. Cette âme qui travaille sans moi, et presque malgré moi, ne travaille pas seule. Elle n'est qu'un animalcule dans un banc de corail immense, croissant sous les flots des préoccupations sociales contemporaines. Entre races différentes bâille un abîme infranchissable. On se parle d'un bord à l'autre sans parvenir à se toucher. On se crie de loin des choses et on ne se comprend jamais distinctement.

PHILARÈTE, impatienté.

Mais non, mais non, c'est factice et c'est injuste. De nombreux et excellents esprits protestent. Moi, par exemple, je m'en indigne, je résiste, je combats!

LOUISE.

Ah! si ceux qui ne voient pas encore le problème en comprenaient le venin terrible!

si tous ceux qui ont cet aiguillon planté dans le cœur parlaient ou osaient parler! Mais combien subissent la terreur de la puissance juive, prompte aux rancunes et aux exécutions! Si tous ceux qui sont exposés à en souffrir prévoyaient leurs souffrances prochaines! Mais ils ne sont pas encore assez asservis à ces étrangers, assez contaminés par leurs mœurs financières et leur psychologie inhumaine de la thésaurisation par le dépouillement d'autrui Le mal juif ne les a pas encore rendus assez malheureux!

PHILARÈTE, avec résignation.

Ah! du moment que l'Imagination et la Sentimentalité s'en mêlent, que puis-je contre ces forces, hélas! souveraines, moi qui suis un fervent de la Raison, un disciple des grands philosophes humanitaires du XVIII[e] siècle, un descendant de Rousseau et de Diderot, un apôtre des grands principes de 89, des Droits de l'homme et du citoyen?

LOUISE, s'exaltant de plus en plus.

Et quand je vois ces âmes étrangères, ces âmes avec lesquelles le bout à bout des tendresses et des enthousiasmes est si souvent

impossible, ces âmes si souvent l'envers des nótres, s'infiltrer partout chez nous en liquide pénétrant une matière poreuse, se glisser dans nos familles, pulluler dans nos affaires, encombrer notre art, notre politique, notre littérature, nos journaux ce pain ou cet alcool quotidiens, introduire en nous des habitudes et des allures qui nous dénaturent, diriger peu à peu notre civilisation en la jetant hors de ses voies historiques, originales, naturelles, patriales, parler en maîtres avec l'insolence croissante des intrus, être à ce point dans la maison que vraiment déjà c'est nous qui sommes à la porte, ah! il me semble qu'on m'a meurtri, qu'on m'a brisé le cœur et que je ne suis plus qu'une vaincue, une captive et une esclave! (Elle se jette en sanglotant aux pieds de sa mère et se cache la tête dans son giron).

PHILARÈTE, ému.

Chère Dame Régina, ma consultation tourne mal. Elle empire l'accès au lieu de soulager. Quel torrent! Et j'ajoute quelle érudition! On sent, je le répète, que Fabricius a passé par ici. Que le Destin lui pardonne! Et nous, patientons. Le temps remet tout à sa place.

DAME RÉGINA.

Le temps! Oui, mais tantôt débonnaire, tantôt cruel, il remet tout à sa place pour la souffrance comme pour la joie! Ma pauvre enfant! Je n'insiste pas, mon ami. Merci pour vos bonnes intentions. Le Destin est plus fort que nous. On en arrive, en cette question brûlante, à la période des opinions intraitables. — Lève-toi, Louise, ceci m'a fatiguée, épuisée. Ma vieille carène a besoin de repos. Mène-moi au lit, ce palier de la tombe pour les vieillards; en s'y étendant ils prennent mesure de leur cercueil. Adieu, Philarète. Excusez cette scène imprévue. (Les deux femmes sortent, Louise toujours sanglotant).

SCÈNE XIV

PHILARÈTE, seul.

La situation est grave quand les choses vont ainsi au pathétique. Les ressorts naturels qui maintiennent l'équilibre sont alors détendus ou faussés. Elle a raison de dire que cet état morbide n'est pas personnel à elle seule. La divagation humaine gagne, comme les épidé-

mies de folie et de possession satanique au Moyen-Age. Quelle solution au bout de cette crise éruptive des peuples? Raison, grande directrice des cerveaux, faut-il que tu demeures à ce point impuissante! Et toi aussi, Logique, soutien merveilleux, consolante ennemie de l'Erreur, antique repos des esprits hésitants, despote subtil et bienfaisant, ne sers-tu plus à rien?

SCÈNE XV

ALFRED, rentrant avec Michel.

Ah! vous êtes ici, Philarète. Nous montons respirer dans le Hall un air plus pur que celui des bureaux de notre Banque, aujourd'hui encombrés, et goûter l'apaisement nerveux que procure, à ce qu'on dit, le cigare. (Il tend son porte-cigares) En voulez-vous? Non. (Railleur) Ah! c'est vrai, pas de tabac, pas d'alcool, végétarien, féministe, humanitaire, rationaliste, toutes les cordes de la lyre, toutes les perfections capitales, presque un surhumain. — Et toi, Michel?

MICHEL, tirant son propre porte-cigares.

Merci, j'ai les miens. (Entre les dents) Les cordes de la lyre! Plutôt un charivari.

ALFRED.

Tu dis?... Ah! oui, une habitude. Egoïste!

MICHEL, allumant son cigare.

Et une précaution. (Ils s'asseyent tous trois, et s'étendent).

ALFRED, moqueur.

Et comment vont les idées de Philarète Boudard, que ses ennemis appellent le *Judaïsant?*

PHILARÈTE, même jeu.

Mais pas mal, surtout pour la tribu de Nephtali Jacob.

MICHEL.

Toujours philosémite alors?

PHILARÈTE.

Mais oui, et plus que vous peut-être. Ra-tion-nel-le-ment du moins.

MICHEL.

C'est bien possible. Il y a plusieurs manières. Vous êtes toujours pour le Mélange, pour le croisement à outrance ? Vous méritez toujours le beau nom de *Grand Croiseur ?* C'est une jolie ironie quand on songe que vos ancêtres chrétiens ont pendant deux siècles et demi, sous le nom de Croisés, massacré les Sémites, qui le leur rendaient du mieux qu'ils pouvaient. Êtes-vous sûr, Philarète Boudard, d'être un amélioré plutôt qu'un dégénéré ?

ALFRED.

Voyons, ne taquine pas notre excellent ami. Qu'il nous dise plutôt comment vont les choses à la Loge l'*Acacia Fraternel* dont il est Vénérable et où il nous a fait initier dernièrement. Cela a encore pour moi la saveur de la nouveauté.

PHILARÈTE, solennel et pénétré.

J'y continue ma propagande Je m'acharne à mon prosélytisme. Vous plaisantiez tantôt ma manie de mélange : je crois avoir à l'*Acacia* un très fertile champ de culture. Il y a peu d'années il ne s'y trouvait pas un seul

israëlite. Mais ils comprennent désormais qu'il faut se « conditionner » à son milieu et que la Mésologie, ou plutôt la Mésophilie, n'est pas un mirage. J'espère que bientôt ils y seront aussi nombreux que nous. Ils ont parfaitement saisi l'avantage de ces associations de dévouement, d'entre-aide et de conversion, comme dirait un catholique. Penser qu'à l'origine, durant le ténébreux Moyen-Age, les Francs-Maçons étaient la confrérie des fanatiques ignorants qui bâtissaient les églises chrétiennes, depuis les chapelles de village jusqu'aux cathédrales, et qui en ont truffé l'Europe ! Quel changement dû à l'irrésistible marche des idées ! Nos loges ! Vos coreligionnaires s'y appellent maintenant les uns les autres, par séries, croirait-on : nous avons actuellement des Lévy, des Dreyfus, quelques Schwob, plusieurs Caïn, Caen, Cahen, Kahn, Kohn...

MICHEL, vivement, riant.

Arrêtez, vertueux Philarète, arrêtez, prenez garde ! il y a des noms...

PHILARÈTE, sans remarquer.

Leur bon vouloir est vraiment parfait et

mérite reconnaissance. Nous les appuyons cordialement en toutes circonstances. Nous avons récemment fait réussir aux élections Isaac Blenheim contre Hector Beauval, ce patriotard aux idées étroites qui prétend que pour bien gouverner une nation il faut en être traditionnellement. J'entends encore ce rêveur : (Déclamatoire) « Nos ancêtres ont peiné, souffert sur notre sol; préparé notre présent par leurs sacrifices passés; les Juifs viennent cueillir les fruits de ces efforts séculaires sans y avoir eu la moindre part, et sans comprendre l'âme collective que les événements historiques ont lentement formée ». Et autres billevesées. Nous sommes en train, M. Alfred Jacob, de préparer votre entrée au tribunal de commerce. Ce sera le quatrième Israëlite de la Compagnie en attendant les autres. Rien n'empêche que vous en deveniez un jour Président, ce qui sera une belle attestation de notre large tolérance. Nous mettons un point d'honneur à montrer combien nous sommes dégagés de préjugés et amis véritables de l'égalité humaine. — Et les naturalisations! Beaucoup des vôtres sont étrangers, arrivant en ce pays pour s'établir en un meil-

leur centre d'affaires. Nous les recommandons à nos amis politiques et alors cela va tout seul. Car sinon ce n'est plus facile, je vous prie de le croire, d'être naturalisé. On devient si défiant, si sectaire.

MICHEL, moqueur.

En effet, j'ai vu hier ces bienfaits dans l'Officiel. Nous sommes gens d'invasion, nous pénétrons par escalade et même par effraction. Il y en avait une flopée ! Et parmi eux, Père, le vieux copain, Zacharie Abramschneider, tu sais, qui en est à sa quatrième patrie et à sa quatrième femme. Ce rusé lascar a ainsi augmenté huit fois son magot : quatre dots et quatre rafles de bourse en pays différents dont, après ses bons coups, il a dû décamper. Un vrai Juif-Errant du mariage et un Robert-Macaire-Errant de la spéculation. Chrétiens d'ici, gare à vos poches !

PHILARÈTE.

Comme vous êtes peu charitable pour vos coreligionnaires ! A vous entendre on croirait qu'il y a des juifs aussi répugnants que les catholiques... Vous serez convoqués pour

l'admission comme francs-maçons des fils qu'il a retenus de ses mariages. Tous à la fois, neuf, presqu'autant qu'il y a de tribus en Israël. Ce sera imposant et d'un admirable exemple contre les intransigeants.

MICHEL.

Nous sommes des cosmopolites. *Ubi bene ibi patria*: où il y a des «benets» là est notre patrie! Mais dites-moi donc, Monsieur Boudard, « pourquoi qu'on ne nous fait » rien signer à nous quand nous devenons francs-maçons? J'ai des amis soupçonneux qui inclinent à croire que c'est une distinction méprisante.

PHILARÈTE, avec componction.

Quelle erreur! Il se comprend que nous exigions de nos pareils, élevés souvent dans des milieux catholiques, entourés de parents catholiques, un testament répudiant les niaises mômeries de l'Eglise et prescrivant un enterrement civil. Mais la Liberté de conscience défend cette précaution à l'égard des Israëlites. La tolérance pour leur culte est une de nos lois. N'est-il pas touchant qu'ils aient conservé leur religion à travers

les odieuses et innombrables persécutions dont ils furent victimes? Je ne puis passer devant une synagogue sans respect et sans émotion, alors que la seule vue d'un temple catholique, ou le son des cloches, m'horripile. — Mais parlons d'autre chose. Mademoiselle Noëmie? toujours belle. toujours florissante?

MICHEL.

Et toujours très aimable pour votre neveu Agathon La Brassine.

PHILARÈTE.

Mon filleul «philosophique». Il est circoncis, vous savez, moins par mesure d'hygiène comme le conseille à ses clients notre médecin Jaspin, que pour attester l'esprit de tolérance et quoique la science allemande dise que cette ablation d'une portion de chair humaine est le vestige résiduaire du sacrifice molochiste des premiers nés à l'origine des cultes sémitiques Agathon est plein de talent, nul n'en doute, et riche d'avenir. Une des grandes espérances du Libéralisme et de la Libre Pensée! Quand un tel homme, Monsieur Jacob, obtient un femme bien

dotée digne de lui, il peut avoir toutes les ambitions, mérite tous les succès et saura rendre tous les services à une bonne cause. — Mais je dois vous quitter.

MICHEL, sarcastique.

Un apôtre se doit d'être toujours en route. Allez et convertissez!... Circoncisez même.

ALFRED.

Au revoir, Boudard, et bonne chance.

(Boudard sort.)

SCÈNE XVI

MICHEL, regardant où Philarète est sorti.

Le bon cosaque, hein? Le solennel « Parleur de Vertu »! Quel candidat à la Papauté du bavardage déclamatoire! En a-t-il de la Foi dans son Mélange! Les chrétiens, les européens plutôt, il veut nous faire accorder par eux ce que nous ne savons pas leur donner nous-mêmes : les sympathies entre êtres qui se sentent de races naturelles différentes. Il en est à croire que si l'on mêle des fèves et des pois dans le même sac, par la seule vertu

de leur voisinage il en sortira des haricots. N'est-ce pas le maréchal Bugeaud qui, revenant d'Algérie, disait : « Mettez bouillir un Arabe et un Européen dans la même marmite, et vous y trouverez deux bouillons ? »

ALFRED.

C'est un convaincu, naïf et brave homme, toujours en ballade sur l'efficacité du « Croisement ». C'est sa mule de cérémonie.

MICHEL.

Son croisement, leur croisement! Le premier éleveur venu sait que dès qu'on cesse de les surveiller, comme jamais les mariages humains ne pourront être surveillés, l'effet des croisements, dès la deuxième génération, parfois dès la première, est le retour au type primitif, ou la stérilité, ou la dégénérescence. Les jardiniers savent la même chose pour les fleurs. On n'abolit pas, en un tour de main, les réserves et les ankyloses millénaires de la race. Et voici que ce serait autrement pour les mammifères bipèdes que nous sommes! Est-on jamais parvenu à faire durer une souche de mulâtres ? Y a-t-il une nation mulâtre ? Et aux Indes, les produits d'Anglais et

d'Hindous! promptement des résidus abjects et infects, des rebuts de l'Humanité, la plus vile engeance. Tu voudrais donc une humanité de métis! Vas-y voir aux colonies ce qu'ils valent ces bâtards en dehors des atavismes : une écume.

ALFRED.

C'est un brave homme, te dis-je. Laisse-lui sa toquade comme on la laisse aux déments paisibles qui se croient princes. Ça les rend si heureux.

MICHEL.

Ils ont le secret de vous agacer ces gens atteints de « Bravhommie ». Est-ce que tu ne confondrais pas brave homme avec idiot? Je te dis que c'est un omnipotent imbécile, que sa savante bêtise est corpulente. Au surplus, sa théorie du sang mêlé, à ce verbaliste qui se croit médecin social et qui est tout au plus vétérinaire, n'est pas beaucoup plus bête que la théorie de l'Assimilation, celle du juste milieu, du travestissement, la tienne.

ALFRED, badinant.

Quoi? Veux-tu bien respecter ton père, gamin!

MICHEL.

Les gamins doivent la vérité aux gens sérieux, comme jadis les fous de cour la devaient aux rois. Je suis de la Jeune Judée, moi, de la juiverie dernier steamer, et je te dis que nous ne voulons pas de l'as-si-mi-la-tion, pas plus que du croisement. Tu rêves, toi, de si bien nous déguiser en Nazaréens qu'on ne nous distinguera plus, ni nous, ni les autres. Pas de ça, Lisette! Non, pas de mimétisme à l'instar des insectes qui, pour échapper à l'ennemi, se confondent avec le tronc ou les feuilles des arbres sur lesquels ils vivent. Nous nous croyons forts dans la Jeune Judée, désormais très forts, grâce à l'argent de nos papas et aussi par nous-mêmes. Nous n'avons plus rien à concéder aux malheurs des temps. C'était bon à l'époque des ghettos et des mellahs, quand les ignorants du Moyen-Age mettaient leurs antipathies instinctives sur le compte de la malédiction attachée au crucifiement de leur Messie. Aujourd'hui nous n'avons pas conquis, mais on nous a bénévolement donné l'égalité politique après la civile. En avant! hardiment sur la piste de la sainte Egalité où la Pécune

nous procure une avance formidable! Je suis Juif, et, mieux que cela, je me sens Juif, j'en ai l'orgueil, comme celui de mon type physique, et je veux le rester et le proclamer! Le devoir est de nous conserver tels que la race nous a prédestinés.

ALFRED.

Que tu sois beau garçon et élégamment Sémite, je ne le contesterai pas puisque c'est moi (du moins je le suppose) qui t'ai fabriqué. Mais gare aux exagérations! C'est dur, sache-le, de se sentir toujours, dans une société, à l'état d'exception dont on se méfie et qu'on regarde de travers, avec des réticences et des outrages murmurés.

MICHEL.

Pas quand l'exception a la force, car alors elle domine, surtout quand elle n'est pas de la même espèce que ceux qu'elle domine. Il y a une joie à cela, la joie virile du despote qui se sent supérieur. Tiens, je ne veux plus m'appeler de ce bête nom chrétien de Michel, qu'ils ont donné à un archange qui flamberge un démon. Ça m'offusque ces Gaston, ces Arthur, ces Fernand, dont les parents assimi-

lateurs affublent leurs petits juivaillons nouveau système. Ça m'offusque ces Lévy qui deviennent sournoisement Lewis, ces Schoenberg qui s'orthographient Schomberg comme le vainqueur de la Boyne, ces Bernstein et ces Schwein qui transforment la diphtongue révélatrice en un simple *è* avec un bel accent grave et s'enfilent un *e* muet à la queue. A bas les noms de guerre! A bas les pseudonymes malicieux! J'ai pour second prénom Zabulon : je veux que désormais on m'appelle Zabulon, Zabulon Jacob, et plus tard, si tout va bien, baron Zabulon Jacob, quand tu le seras toi-même et que je serai plus noble que toi, puisque je serai le fils d'un baron, alors que tu n'es que le fils d'un simple Youtre comme ils disent. Mon oncle Ruben m'a donné l'exemple en refusant de se laisser affubler de son fade et précautionneux prénom Louis. Nous sommes les maîtres, mon petit papa, ne vois-tu pas ça? Entre l'Humilité et la Témérité, Israël ne doit plus hésiter. Nous faisons ce que nous voulons. Tous ces Nazrani, tous ces Roumi, sont devenus indolents et veules; ils se laissent faire! mieux que ça : ils aident à ce qu'on veut leur faire, ils nous lèchent les

bottes, et nous lècheraient les orteils si nous allions pieds nus comme jadis à Jérusalem, à IEROUSCALAÏM, ainsi qu'on le prononce bellement en hébreu. Je crois à la Dictature de l'Argent; il est la forme actuelle que donne à sa puissance, pour nous éternellement protectrice, le Dieu d'Israël, s'il existe. Luttes des idées? je ne connais pas ça! Il n'y a que les luttes d'argent, même sous les luttes des idées. Le suave Boudard...

ALFRED.

Laisse-le donc en paix, il nous sert.

MICHEL.

Il nous sert. Est-ce un motif pour ne pas le juger.

ALFRED.

Je sais, comme toi, qu'il est tellement féru du besoin de défendre les autres races, qu'il est près de vilipender la sienne, en oiseau qui salit son nid.

MICHEL.

Il me produit parfois l'effet d'un curé défroqué. Ce suave Boudard nous parlait tantôt d'une ou deux douzaines de Lévy, de Kahn,

de Dreyfus, à sa Loge l'*Acacia Fraternel.* Mais ouvre l'Almanach du Commerce à ces noms fatidiques, tu en trouveras par centaines des Dreyfus, des Kahn et des Lévy, des Mayer et des Isaac, et toute une majestueuse géographie de gens à noms de villes, les Brunswick, les Carlsruh, les Würsbourg, toute une riche ménagerie de gens à appellations d'animaux, puisque sous Napoléon, quand il nous fallut subir des noms de famille, des coquins de fonctionnaires appelèrent Kalb, Wolf, Cerf, Chameau, Cheval, les malheureux qui ne pouvaient les payer, tandis que les payants obtenaient les douces dénominations Rosenthal, Lilienthal, Goldberg, Siegfried, etc. Aujourd'hui, ils se feraient appeler Parsifal, Tanhaüser, Lohengrin. Sors d'ici, regarde les enseignes dans les grandes rues et sur les beaux immeubles. Israël s'affiche et trône partout. Lis les journaux : aux courses, aux premières représentations, aux promenades, aux réceptions, aux concerts, aux concours, aux bals, à l'escrime, à l'automobilisme, aux fancy-fairs, aux lawn-tennis, aux vernissages, aux tirs aux pigeons, aux séances académiques ou universitaires, aux dîners du

bel air, aux banquets politiques, aux soupers de catins : Israël, Israël, Israël ! Dans tous les postes, dans toutes les administrations, dans tous les corps officiels, dans toutes les associations privées, bienfaisance, science, art, littérature : Israël, Israël, Israël ! Et dans les théâtres, ces portevoix énormes où l'on parle sans interruption aux multitudes pour les chapitrer, les modeler, les endoctriner, directeurs, auteurs, acteurs, actrices, actionnaires, chanteuses, danseuses, c'est nous, nous, nous! Nous sculptons leurs grands hommes, nous peignons leurs citoyens célèbres, nous décrivons leurs héros nationaux, nous présidons leurs congrès, nous gravons leurs médailles et jusqu'à leurs timbres-poste : complaisamment, courtoisement, bêtement, ils nous cèdent la place. *Tout et partout!*

ALFRED.

Mais n'est-ce pas que, pour l'accomplir, nous valons mieux qu'eux ? Ça leur profite.

MICHEL.

De la blague ! Une race n'exprime bien sa vie, son art, sa politique, ses hommes, ses mœurs, ses besoins, que par des êtres de sa

race. Son âme seule comprend son âme. Mais elle peut se laisser prendre tout ça et le livrer lâchement à qui a l'audace de le convoiter et de le prendre. Et cette audace nous en ruisselons. Là est notre supériorité. Elle consiste à dépouiller au moral comme au matériel. Nous marchons surchargés de dépouilles opimes. Et les dépouillés hypnotisés, admirent, et les dépouillés acclament. Ah! nous avons une façon sublime de jouer des coudes et d'expulser les autres! Et quand il en est qui résistent, qui font des façons, ou dont nous craignons l'opposition, ou dont le talent peut nous servir, nous avons vite fait de les réduire et de les apprivoiser en leur fourrant une juive entre les jambes A cette manœuvre suprême ils ne résistent pas, surtout quand la donzelle a le rameau d'or qui dompte les farouches. C'est le cas pour le jeune filleul « philosophique » de Boudard, cet Agathon La Brassine à qui tu veux coller Noëmie, parce que tu as deviné qu'il pourrait bien être un jour Ministre. C'est un tour connu et notre Féminisme à nous. Papa Salomon Jacob a bien raison de dire que nous faisons crouler les murailles de JÉRICHO!

ALFRED, l'interrompant.

Eh! comme tu vas, comme tu t'emballes! Et tu qualifies Boudard de bavard! Qu'es-tu donc, toi qui dissertes, dissertes à perdre le souffle, si ce n'est un bavard?

MICHEL, gravement.

Le bavard est celui qui parle sans regarder la vie, et d'autre chose que la vie. C'est l'orateur goitreux qui gonfle les bulles de savon, non de sa philosophie, mais de sa nigaudsophie. Non, je ne suis pas un bavard. Je dis ce qu'il est temps de dire, ce qu'on ne dit pas assez.

ALFRED.

Soit. — Mais craignons d'aller trop vite. Gare les chocs en retour! Ne penses-tu pas qu'il faut encore s'insinuer, agir en douceur et rabattre de cette bravacherie hautaine et claironnante où tu te complais?

MICHEL

Bah! quand on a l'argent, en quantités disproportionnées, on a tout, surtout les femmes et les consciences, et même la bonne renommée si l'on y tient; à quoi les méchants

ajoutent les juges, et les avisés la presse, cette presse domestiquée, où nous tenons garnison, où tout journal a son Juif, où nous fabriquons nos grands hommes aussi aisément que nous fabriquons nos coups de bourse, où nous faisons la hausse des réputations aussi prestement que celle des actions de société dont nous voulons le placement. Un enfant, dans les *Précoces* de Dostoïewsky, interroge son père : — C'est-il vrai, père, que rien n'est plus fort que l'argent ? — Et le père de répondre : Oui, mon fils, rien n'est plus fort que l'argent.

ALFRED, songeur.

Mais n'y a-t-il pas autre chose qui serait aussi fort ?

MICHEL, mystique et frémissant.

Je veux vibrer les inspirations de ma race à tous les moments de mon existence. Je ne veux pas me démunir des forces propres dont elle me doue. C'est en m'abandonnant fièrement à elles que je donnerai tout mon rendement. Je ne veux pas adopter des pratiques et des préceptes qui peuvent valoir pour d'autres, mais qui ne valent rien pour moi. Mon refuge et mon riche arsenal sont là. Quand

je pense à ma race, je me recharge d'énergie. Et finalement, que m'importent tous ces raisonnements: ma race est une façon de sentir et non de raisonner. C'est automatiquement qu'elle m'actionne Non, jamais je ne permettrai qu'un autre milieu me dévore et me résorbe! Qu'ils fassent de même et que la victoire aille au plus robuste... ou au plus habile. Par mon âpre besoin de domination sur eux, j'affirme que je suis d'une autre essence qu'eux, et je me crois, effrontément, inécrasable par eux. Rien que par esthétique je veux être de ma race. Ploutocratie, pas assez! Judéocratie, voilà mon Idéal!

LE LAQUAIS, entrant.

Madame Scheerlingenthal vient faire visite à Monsieur.

MICHEL, doucereux.

Mme Débora Scheerlingenthal, l'ex-madame Félix Bonaventure, cette beauté professionnelle, encore chaude de son divorce. (Insinuant et ricaneur.) Ta plus intime amie, cher Père. Je vous laisse en tête à tête.

ALFRED, embarrassé.

Mais non, reste, tu me feras plaisir..., à elle aussi. (Au laquais) Priez d'entrer. (Le laquais sort.)

MICHEL.

Plaisir! tu crois? Moi je ne crois pas. (A Débora qui entre, très élégante). Chère et très belle Madame, à vous mes hommages les plus respectueux et les plus admiratifs (Il lui baise cérémonieusement la main et se retire.)

SCÈNE XVII

DÉBORA.

Pourquoi part-il, et avec cette allure de discrétion affectée et entendue?... Est-ce qu'il se doute de quelque chose?

ALFRED.

Oh! avec son esprit aigu, son expérience de roué, son scepticisme mondain, son goût pour ce qui est pervers... (Souriant) Il est capable de te faire un jour ou l'autre la cour et de trouver savoureux de me faire ce que je pourrais nommer... cocurrence.

DÉBORA, effrontée.

Une tentative d'inceste alors? — Bah! si ça n'offusque pas ton fils de me croire la maîtresse de son père et la rivale de sa mère, ça ne m'offusque pas davantage de croire qu'il te tient pour mon amant. — Comment va ta femme?

ALFRED.

Plutôt moins bien. C'est une bougie qui se consume. La cire diminue, la flamme seule reste la même. Toujours exaltée, irritable, fantasque, indocile, hostile, rebelle.

DÉBORA, interrogative.

Mal en point donc, se décharnant, enlaidissant?

ALFRED, détournant la tête.

Oui, se décharnant.

DÉBORA.

C'est drôle, n'est-ce pas, qu'on s'informe de ce qu'on hait, avec plus de sollicitude peut-être que de ce qu'on aime. Il est vrai que c'est pour des espoirs qui doivent faire sourire, en sa géhenne, Baal-Zébuth, prince des démons. (Câlinante.) Tu m'entends?...

ALFRED.

Tu es séductrice et terrible, Débora! Tu devrais te nommer Dalila.

DÉBORA.

Dalila! la traîtresse qui dompte les hommes forts et les change en bêtes? Non, une Dalila auxiliatrice qui, dans une orgueilleuse et clairvoyante humilité, saura aider Samson au lieu de le livrer.—Mais à propos de ta diaphane épouse, sa vieille Maman la soutient-elle toujours comme un vieux mur croulant soutient le lierre languide qui s'y cramponne?

ALFRED.

Oui! Ce sont des alliées.

DÉBORA.

Dis plutôt des complices dans la guerre de tracasseries qu'elles mènent contre toi. — Ah! cette presque octogénaire ne peut pourtant pas durer toujours. Sa candidature à la mort se prolonge un peu longtemps à mon gré.

ALFRED.

Comme tu es rogue dans ton antipathie Cette rudesse impitoyante me contracte,

(l'attirant à lui) et me plaît aussi par sa brutalité, Débora, ô la femme forte biblique, digne de ton nom légendaire !

DÉBORA.

On me l'a déjà dit. Feu celui qui fut mon mari, Monsieur Bonaventure, le proclamait avant le divorce qu'il obtint... contre moi, je m'en vante. Le sien, par exemple, Bonaventure, n'avait pas la même allure et ne laissait pas d'être comique, de même que son prénom dérisoire Félix, vu ce qui arriva,.... grâce à toi, séducteur. Oh ! l'insupportable incirconcis que c'était ! Tu ne m'en veux pas de ce gros mot ? Je l'avais pris pour sa très considérable fortune, ce naïf, toujours dans un idéal scandinave. Tu sais ce que mon nom de famille, Scheerlingenthal, mi-hollandais, mi-teuton, signifie, lui ? « Le val aux ciguës. » Ça ne te fait pas peur ?

ALFRED.

Fleur savoureuse et vénéneuse, autour de toi flottent de mystérieuses coïncidences. Elles agissent sur moi comme des philtres. Mais le philtre le plus puissant, c'est toi-même. (Il l'écarte et la contemple passionnément

des pieds à la tête.) Toi-même ! — (A demi-voix près de l'oreille) et surtout ton corps, ton corps charmant, ton corps charnu, ton corps à la splendide opulence.

DÉBORA.

Sensuel, va! voluptueux. Je l'aime ton libertinage, et tes hymnes à la beauté, à ma beauté extérieure, à ma beauté d'orientale. Je suis fière de mon corps, je me sens exister plus dans mon corps que dans mon esprit, qui me semble une toute petite nécessité insignifiante et presque un superflu. Car où, si ce n'est dans la chair divine, vibrent les vraies jouissances?

ALFRED.

Ah! près de toi seulement, dans tes bras, je me retrouve! Il n'y a d'amour que celui des réalités tangibles. Que la femme européenne me semble creuse avec sa perpétuelle inclination aux fluidiques, aux aëriformes délectations psychiques! Combien c'est insuffisant et frêle! Tandis que toi, ô fastueuse.. !

DÉBORA.

Tu parles ainsi que, dans les *Mille et une nuits,* parle à la princesse Seth Boudour, « la

plus belle lune d'entre toutes les lunes », Kamaralzaman, prince dans le pays de Khaledân... Je voudrais te voir drapé dans les longs plis souples d'un vêtement arabe.

ALFRED.

Et toi, pétrie de délices, ruisseau continu de douceurs et de charmes enivrants, je voudrais te voir drapée dans les soies et les mousselines lamées d'or des sultanes, à Baghdad, reine de l'Irak, cité magnifique des Khalifats !

DÉBORA, le baisant lentement sur les yeux.

Au toucher de mes lèvres je vois noircir tes prunelles qui sont ma folie et rougir tes joues qui sont toute mon âme.

ALFRED.

Tes lèvres nues, ô bien aimée, et ta beauté fleurie me rendent fou quand elles me touchent Et tout le reste a disparu ! Tes yeux sont ceux des colombes ; tes dents sont comme une bande de brebis qui remontent du lavoir, toutes jumelles, sans qu'aucune soit privée de sa compagne ; ton cou est pareil à la tour de David. A ta vue, à ton contact, vibre dans

ma mémoire la Chanson des Chansons de Schelomo célébrant la reine de Sabah. Il y a du miel et du lait sous ta langue.

DÉBORA.

Sache que partout où la Destinée, jalouse de mon bonheur, te poussera, tu ne pourras trouver la chaleur d'asile que t'ont réservée et mes bras et mes seins.

ALFRED, la baisant sur les lèvres.

O chair poreuse qui filtre la boisson pour mes lèvres, ô chair poreuse si douce à mes lèvres! (Ils se détachent.)

DÉBORA, encore troublée.

Laisse-moi!... Laisse-moi me retrouver!

ALFRED, se laissant tomber sur un siège.

Louanges à Jéhovah qui a créé la femme pour mettre le baume dans le cœur de l'homme et le feu dans ses entrailles! Tu m'anéantis, tu me brises!

DÉBORA, elle a repris son calme.

Où se verra-t-on, bientôt?

ALFRED, tout à coup gouailleur.

Se voir... ou s'avoir?

DÉBORA, de sang-froid.

D'abord l'un, puis l'autre, naturellement. Je n'ai pas que des yeux...

ALFRED.

D'abord ce soir à l'Opéra. C'est une reprise de *Tristan et Ysolde.* (S'exaltant) J'adore te contempler en toilette, les épaules nues, décolletée avec la libéralité des femmes qui savent leur corsage richement meublé. J'adore, ô ma belle juive, Débora l'Abeille, dans cette salle encombrée par Israël, comme toutes les premières, t'entendre proclamer parmi les plus rayonnantes. J'ai une jouissance délicieusement âcre à te deviner convoitée, déshabillée en imagination par tous ces mâles à l'abondant poil noir des Ninivites ou des Carthaginois, alors que mon orgueilleuse jalousie sait que tu es à moi seul et que nul ne te toucherait sans me faire monter à la poitrine une fureur de carnage.

DÉBORA, lui tapotant la joue.

O corsaire, en appétit de luxure! O Lion lybien guettant et menaçant sa lionne!

ALFRED, haletant.

Et après?... Chez toi, n'est-ce pas?... telle que tu rentreras... coiffée. . avec tes bijoux, tous tes bijoux... avec tes odeurs,... avec *ton* odeur de sérail,... en robe de soirée... le buste offert...

DÉBORA, fermant les yeux.

Oui,... en robe de soirée .. le buste,... le corps tout entier offert.

Rideau.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

Encore six mois plus tard.

—

MÊME DÉCOR, SAUF DÉPLACEMENT DE QUELQUES MEUBLES.

—

SCÈNE XVIII

LOUISE, dans le même fauteuil, à la même place, dans la même attitude que Dame Régina au premier acte.

Ah! quelle lassitude!... plus dans l'âme que dans le corps, si ces deux parties de notre individualité misérable sont séparables... et si l'apparence qu'elles prennent dans notre conscience peut être confondue avec la réalité... Frédéric, mon cher Enfant, ta pauvre mère est bien bas!... bien bas! .. Je respire sans satisfaire ma respiration! Combien mes poumons, ces soupiraux pourvoyeurs de la vie, sont devenus étroits, insuffisants, pitoyables!

FRÉDÉRIC, assis très près d'elle, lui tenant les mains.

Quand la maladie s'est installée en nous elle incline notre jugement au découragement et au pessimisme. Dès qu'elle s'éloigne, l'espoir, précédant la joie, revient vers nous, vif et clair.

LOUISE.

Me voici blottie, faible et languissante, dans le même fauteuil qu'habitèrent ma Mère et ses soucis durant de longs mois; et la canne qui aidait ses pas chancelants, je m'en sers, plus chancelante encore. Ma vie, pareille à une mousseline déchirée, ne tient plus à moi que par des fibres fragiles. Mon âme, au souffle de la Mort, se soulève pour l'envol, pauvre feuille desséchée. Ne te semble-t-il pas, Frédéric, que je suis le même chemin qu'elle vers le terme bienvenu des détresses humaines?

FRÉDÉRIC.

Que tu es cruelle, mère chérie, d'interroger sur cette noire prévision mon cœur filial, déjà meurtri par ta maladie opiniâtre! Chasse ces pensées de ténèbres qui déferlent sur moi.

LOUISE, songeuse.

Il y a un an! C'était aussi l'hiver et la grise atmosphère qu'il donne aux villes dans les défilés profonds et assombris des rues. J'eus avec Elle alors, ici-même, une conversation fatale qui fut un point d'éclosion d'infortune pour elle et pour moi. Des énigmes furent posées auxquelles bientôt s'imposèrent des solutions désastreuses. Et depuis, le malheur a envahi nos âmes, insuffisamment résistantes, comme l'ombre d'un grand nuage gagnant sur la campagne.

FRÉDÉRIC.

Laisse ces souvenirs! ou ne les considère que comme une souffrance physique passagère, effet de ton mal guérissable, qui disparaîtra avec lui. Les sombres pensées galopent en croupe de nos maux.

LOUISE.

Elle est morte, dame Régina, à la fin de l'automne, là-bas dans les montagnes dont l'air pur eût pu prolonger sa vie, si tout eût été normal. Mais l'air pur qui pénètre en ami jusqu'au fond des poitrines saines ne sait pas

s'insinuer jusqu'aux profonds cachots des chagrins moroses. La jeunesse peut résister à leur sourde usure, la vieillesse est sans force contre eux Elle est morte avec le visage auguste des mères dont la vie sans reproche défie les cruautés du Destin, mais qu'il a prises pour cible, — des mères qui forment la tribu pathétique des Niobés.

FRÉDÉRIC, douloureusement.

Elle s'est éteinte si noblement : résignée comme un philosophe, sereine et paisible comme une croyante.

LOUISE.

S'est elle éteinte paisiblement? En entrant dans la tombe n'emportait-elle pas l'amertume de craindre que ceux à qui la Mort l'arrachait demeurassent prisonniers du malheur?

FRÉDÉRIC.

Parle moins et broie moins ces sinistres couleurs. Tu t'épuises en songeries morbides. En t'écoutant, il me semble que j'entends retentir un air triste dans un lointain mélancolique.

LOUISE.

Si moi aussi je disparais de cette maison aux habitants étranges où se déroule un drame sans visible tumulte, où les convulsions se tordent dans l'immobilité comme des animaux pitoyables bouclés sur la table de vivisection, — si je disparais, mon enfant, quel sera ton sort, hélas! toi frappé, par le balancier du Hasard, à ma ressemblance corporelle et psychique!

FRÉDÉRIC.

Encore une fois, détourne ce présage. Quelle douleur pour moi de t'entendre mêler mon avenir à ta disparition! Parlons-en si tu veux, mais sans cette pensée sombre. — Tu sais que je ne me plais pas ici.

LOUISE.

Oui; ton âme, succédanée de la mienne, souffre des mêmes gênes et des mêmes froissements. Frédéric, combien au moral et au physique tu ressembles à mon Père, le magistrat chevaleresque à la bonté grave. Sans doute qu'un germe formé en lui, n'a fait que cheminer, porté par le véhicule que fut mon corps, pour aboutir à ta floraison charmante.

FRÉDÉRIC.

Souvent tu me l'as dit et j'en ressens un ennoblissement et un besoin de générosité valeureuse. Cette maison est trop financière, cette maison est trop hantée d'étroites et égoïstes préoccupations personnelles. Je n'ai pu, comme mon frère Michel, me plier au métier de la Banque, ni vivre dans le lacis de paroles et de projets où incessamment résonne le calcul et halète la soif du profit.

LOUISE.

Oui, tu vis en marge de leur existence, avec des apparences, pour eux, d'inutilité, de parasitisme et de fainéantise. Tu es ici un embarras et un superflu. Une critique permanente aussi peut-être, s'ils pouvaient avoir le sentiment de l'inharmonie qui dégrade pour nous leurs actions. Tes études discrètes, tes poussées d'enthousiasme, tes élans vers les devoirs sociaux fraternels, ton inconscience des choses d'argent, tes aspirations au dévouement et au sacrifice, tout ce bagage touchant et tendre qui, d'une si riche cargaison, charge ton adolescence, est pour eux incompréhensible, et

ils ne le voient qu'en marque et attestation de ton infériorité.

FRÉDÉRIC.

Je le sens à leur froideur et à leur indifférence, à leur façon de me traiter en quantité négligeable. D'eux à moi pas d'échange intellectuel possible. Nous nous sentons si loin les uns des autres, sur des planètes séparées par des espaces si larges et si profonds, que nous agissons comme s'il ne valait pas la peine d'essayer de communiquer. Et incessamment, à mesure que grandit mon intelligence et qu'augmente son mobilier d'idées, l'écart semble s'accroître En moi comme en eux augmente la défiance, facile à transformer en crainte et en haine, qui surgit entre des êtres en lesquels se meuvent des sentiments inconciliables.

LOUISE, se parlant à elle-même.

Toujours le même phénomène ! Ah ! je la connais désormais trop bien cette dérive où, sous les dérisoires conversations humaines, filles de la politesse ou de l'habitude, on ne sent pas d'adaptation ; où, même quand on ne se plaint ni ne proteste, les chocs se multi-

plient, empêchant fatalement l'adhérence des vraies sympathies ; où, quand on se rapproche, c'est pour bientôt se repousser comme des fluides ennemis. (A Frédéric) Ta peine est sœur de la mienne, et les chagrins semblables se comprennent si bien !

FRÉDÉRIC.

Mère, l'idée de partir m'est souvent venue.

LOUISE.

Partir ! Me quitter ! Toi, ici mon seul écho !

FRÉDÉRIC.

Laisse-moi en parler comme d'un rêve. Laisse-moi exprimer les idées qui défilent dans ma tête bourdonnante et me donner ainsi le soulagement des projets qui trompent l'attente.

LOUISE.

Parle donc. Vide ton âme comme on renverse une urne.

FRÉDÉRIC.

Partir ! Se libérer d'un esclavage ! Pourquoi hésiter quand la seule solution est la brisure parce que l'assemblage est contre

nature? Le devoir, alors, est non de temporiser, d'essayer des rapprochements et des raccords impossibles, qui se rompent à peine rétablis et sont à recommencer toujours, mais de fuir sans marchander avec l'Inéluctable. Je rêve, oui, je rêve devenir un explorateur, ce métier rare autrefois, qui, à notre époque, a besoin de recrues incessantes. Quel asile pour les vaillants et les souffrants qui souhaitent se libérer d'un milieu cruel. Cruel, dis-je, car ce n'est pas seulement parmi les miens et dans cette demeure que je suis opprimé L'hostilité contre la race dont je suis, du moins par le nom que je porte et la famille où je suis né, se généralise en ces temps contemporains. Les hommes sont plus indociles que jamais aux directions étrangères qui dénaturent l'originalité de leurs instincts. Il devient difficile à qui doit s'intituler Frédéric-*Samuel Jacob* de ne pas subir les défiances ou les vilenies d'une société où gronde une lutte surexcitée. Mon frère Michel les brave. Moi, je n'y puis réussir. Et peu à peu je sens, devant ces inimitiés outrageantes et persécutrices, ma douceur s'aigrir et mon caractère descendre et s'avilir vers la colère et la rancune. Dans la solitude

des voyages aux pays inconnus, je me retrouverai moi-même en retrouvant la paix.

LOUISE.

Partir, s'éloigner, fuir! Un grand voyage! Bientôt un grand voyage! Pour toi... pour moi aussi. Oui, c'est bien, c'est guérisseur, c'est consolateur, et cela peut tout liquider. Mais où? Mon doux enfant, nous voici donc, tous deux, près d'un mélancolique départ.

FRÉDÉRIC.

Encore tes insinuations inquiétantes. Tu fais trop de signes à la Mort. J'ai peur qu'elle ne finisse par comprendre. Toujours pour moi, par toi qui m'as donné la vie, cet appel à la mort!

LE LAQUAIS, entrant.

M. Fabricius et M. Boudard viennent prendre des nouvelles de Madame et seraient heureux si Madame pouvait les recevoir.

LOUISE.

Faites entrer. (Le laquais sort.) Reste, Frédéric.

SCÈNE XIX

PHILARÈTE, suivi de Fabricius; ils entrent sur la pointe des pieds.

Comment va la chère malade par ce temps de neige? La ville entière est ouatée. On dirait que gens et bêtes ont chaussé des chaussons de lisière, et sur les toits c'est comme un immense étalage de blancs matelas qu'on aurait mis à l'aérage.

LOUISE, qui a donné une main à chacun d'eux.

Je vais nerveusement, ou plutôt vais-je encore? Je palpite comme un oiseau blessé. Je palpite, voilà tout. Est-ce l'effet de la neige? Je la sens sans la voir. Qu'y a-t-il de secret dans cette légère manne lactée pour agir sur nous ainsi, invisible et à distance? Je suis pâle comme elle, n'est-ce pas?

FABRICIUS.

Pâle, mais les yeux brillants. Telles les étoiles par les nuits pures d'hiver.

LOUISE.

Dites plutôt des fantômes! car me voici presque un fantôme. Je n'ai plus que le poids

d'une fillette. Je fonds comme cette neige va fondre. Pour elle, ce sera sous la tiède caresse du soleil. Pour moi, ce sera le frôlement froid des ailes d'encre de... Non! Frédéric, tu me gronderais encore.

PHILARÈTE.

Toujours s'attrister! La manie déprimante de s'attrister! Voyons, un effort. Il ne faut pas se laisser aller comme ça. Un effort, un bon effort! Soyez optimiste comme moi.

LOUISE.

Optimiste! Pessimiste! On naît pessimiste ou optimiste, et selon le cas on sait ou on ne sait pas accomplir le fameux effort. On naît aussi avec une bonne ou une mauvaise chance pour voir arriver à soi, bienveillantes, ou fuir dédaigneuses, les occasions où un effort vous sauve. Ah! depuis le néfaste soir de la Pelisse je n'en mène plus large, Philarète.

FABRICIUS.

Maudite histoire. Un rien devenir si considérable! Parce que la nuit de ce bal quelconque, votre mari, ne retrouvant pas vos fourrures au vestiaire, vous aura laissée étourdiment

vingt minutes les épaules, la poitrine, les bras, la tête nus dans les courants d'air d'un vestibule ouvert au vent glacial d'un gel de dix degrés, rongée de langueur et anémiée comme déjà vous l'étiez, il faudra donc que vous restiez des semaines prisonnière !

LOUISE, avec une gaieté triste.

Si ce n'était que prisonnière : on a la liberté au bout. Mais les condamnés à... Tenez (toujours riant) cette anecdote... — n'oubliez pas que je suis puérile, ergotante, détraquée... — m'a fait penser à l'*Innocent* de d'Annunzio, ce petit bâtard que le mari cruel expose nu à la gelée, une nuit de Noël, pour le tuer, sournoisement et sans se compromettre, par une pneumonie bien conditionnée. (Elle rit nerveusement).

PHILARÈTE.

Ah ! les femmes sont imprudentes ! Vous auriez dû rentrer aux salons ! Il faut payer ça en gardant la chambre, en se gorgeant de tisanes et de drogues, en subissant les cataplasmes, les ventouses et les sinapismes. (Plaisantant) « Quel triste lendemain laisse la folle orgie ! »

LOUISE, très douce.

Je pense donc à cet Italien et à la romanesque et terrible aventure de son roman célèbre. Fabricius, je pense aussi à Othello. Vous vous souvenez, n'est-ce pas ? des idées de ma mère sur le sens de cette tragédie dans Shakespeare.

FABRICIUS, pensif et très grave.

Je m'en souviens !

LOUISE, très calme.

Cela concerne une de vos « grandes » doctrines, Philarète. Dame Régina prétendait que le mystique géniteur d'*Hamlet* avait voulu exprimer le danger qu'il y a à unir par mariage deux êtres de race différente, Othello le Sémite et Desdémone l'Aryenne.

PHILARÈTE.

Ah ! bah ! Ingénieux mais extravagant. Cette hypothèse ne s'ajuste pas aux faits. Et le *Marchand de Venise*, alors, que signifie-t-il? Shakespeare le termine joyeusement par trois mariages, dont celui de Jessica, la Juive, fille du sombre Shylock, avec le très catholique Lorenzo. C'est la réconciliation des races, ça,

le mélange, (il lève la main) mon mélange, ma théorie du croisement !

FABRICIUS.

Jessica ! Elle m'a toujours parue modelée en surface, cette Jessica, aussi sautillante que son nom, aussi peu fille de son sinistre père, dont elle se moque effrontément, que de la Grande Ourse. Shakespeare a écrit *Othello* six ans, je crois, après *Shylock*. Et dans la vie d'un tel surhumain, six ans de plus dans le développement de la pensée !... Oui, vraiment, dans *Othello* il a pu toucher cet âpre problème, Shakespeare le devinateur, l'instinctif précurseur de tant de découvertes psychiques et de soucieuses angoisses modernes ; qui souvent a parlé miraculeusement, sans en deviner le sens, de choses, alors inconnues, qui depuis sont apparues ; qui, dans le prodigieux *Roi Jean*, a affirmé la circulation du sang avant Harvey. Les grands hommes projettent des éclairs. Goethe n'a-t-il pas, avant tous les botanistes, proclamé que la fleur n'était qu'une feuille perfectionnée ? Jessica ! la réconciliation des races ! alors qu'on force son père à se faire chrétien sur le champ !

qu'on lui confisque la moitié de ses biens! alors que sa fille s'est sauvée avec un mécréant maudit, en lui volant sa cassette à bijoux et ses ducats! alors que Shakespeare le fait congédier avec ces mots sauvages : « A ton baptême tu auras deux parrains; si » j'avais été juge, tu en aurais eu dix de plus » pour te mener, non pas au baptême, mais » à la potence! » Ah! la belle réconciliation!

PHILARÈTE.

Eh bien! il aurait donc changé d'opinion, ce que je ne trouve jamais recommandable... même chez les superhommes. (Avec orgueil) Moi, Philarète Boudard, depuis bientôt trente ans, je pense toujours de même. Être antisémite c'est être sectaire!

FABRICIUS.

S'affirmer différent des autres n'est pas d'un sectaire, mais d'un homme libre conscient des lois de l'ethnologie.

PHILARÈTE.

C'est d'un sectaire, vous dis-je! Qu'est-ce que cette aberration de croire que nous avons dans l'âme des cordes qui manquent aux

juifs et que nous vibrons à des sons qui pour eux demeurent inconnus? L'antisémitisme c'est l'ethnologie des imbéciles.

FABRICIUS.

A moins que les philosémites ne soient les imbéciles de l'ethnologie. Qu'y puis-je, si c'est la race qui, de plus en plus, dans les cogitations des historiens et des hommes, devient la clef des énigmes, la base des disciplines et l'aliment des classifications!

PHILARÈTE, *impatient.*

Oui, je sais, je vous entends avant que vous ayez parlé : « Seule elle rend un compte exact des événements, empêche les crises sociales, évite les faux pas dans la politique intérieure et internationale! » — Fabricius, mon ami, vous n'avez qu'une lorgnette, et vous regardez tout à travers cette pauvre lorgnette. Allez, allez, propagez vos sophismes!

FABRICIUS.

Parmi les phénomènes contemporains, je n'en vois pas de plus poignant que celui de l'envahissement et de la dénaturation de

« la Cité Aryenne » par le Juif. Le Juif fait des lézardes, des démolitions et des ruines moins dans nos biens que dans nos âmes. C'est un destructeur de notre moral. Mettre ce fait en relief, dans toute son âpreté, me paraît un devoir.

PHILARÈTE, querelleur.

Et moi je dis que c'est une mauvaise action. Le Juif vous apprend l'habileté et l'opiniâtreté qui vous manquent. Une société doit se fonder sur les logiques.

FABRICIUS, excité.

Mais ignorez-vous que les sociétés évoluent sur des faits dont le plus souvent est absente la logique telle que vous la comprenez, car votre logique n'est pas celle de la Nature. Le phénomène existe : qu'importe qu'il ne dise pas son pourquoi ou que je dise mal son pourquoi. Il y a des réalités sans cause discernable... et peut-être sans cause.

PHILARÈTE.

Je veux l'Égalité!

FABRICIUS.

Ce que vous faites pour l'égalité des Juifs, ne vous donnera que l'oppression par les Juifs. Ils exercent sur nos sociétés une captation auprès de laquelle celles du clergé catholique ne sont que des grignotements. Vous vociférez contre la domination cosmopolite des prêtres et vous acceptez, vous favorisez celle des financiers d'Israël, autrement despotique et débilitante.

PHILARÈTE, plus haut.

Je veux la Raison!

FABRICIUS.

La Raison proclame que l'âme d'un peuple est formée non par des syllogismes mais par une continuité historique.

PHILARÈTE, très haut.

Tous les hommes sont des hommes!

FABRICIUS.

Tous les colimaçons sont des colimaçons. Et pourtant, comme l'a dit Quenstedt, si le Nègre et le Caucasien étaient des colimaçons, les zoologistes affirmeraient à l'unanimité

que ce sont d'évidentes variétés. Mais il paraît que pour les hommes, la raison commande de penser à rebours de ces évidences.

(Vers la fin de ce colloque, Ruben est entré silencieusement.)

RUBEN, s'avançant, très doux et interrompant la dispute.

Comment se trouve aujourd'hui ma chère belle-sœur Louise ?

LOUISE.

Bon Ruben! Vous le voyez, assez bien pour écouter deux savants qui se chamaillent et présider à des controverses. Mais je me lasse trop quand même. Fabricius, Philarète, la paix, mes bons amis. Si vous continuez, je vais citer Molière à l'aide et vous nommer Vadius et Trissotin. (Elle halète). Pour vous mettre d'accord, reconduisez-moi à ma chambre d'infirme. Ce sera une trêve et pas longue. Soulevez-moi... c'est cela. Un instant... que je souffle... maintenant un de chaque côté,... je ferai le panier à deux anses... bien, très bien... (Le groupe sort avec lenteur, péniblement.)

SCÈNE XX

RUBEN, qui les a regardé s'éloigner, à Frédéric.

Mon neveu, on ne peut plus se le dissimuler : ta pauvre Mère n'est qu'un petit feu tremblotant qui va s'éteindre.

FRÉDÉRIC.

Tu le vois, toi, mon oncle, toi, le simple beau-frère. Et son mari ne le voit pas !

RUBEN.

Ou ne veut pas le voir. Entre eux planent d'invisibles et funestes Kerubims qui ont à jamais détruit l'harmonie.

FRÉDÉRIC.

Ah ! si tu avais entendu tout à l'heure ses étranges propos sur d'Annunzio et Shakespeare ?

RUBEN.

Il y a longtemps que moi, le taciturne, l'observateur qui aime à se replier sur soi-même, j'étudie les bizarres événements muets qui, dans cette demeure, tournoient silencieusement, comme des chauves-souris.

FRÉDÉRIC.

Hélas! rien ne m'y semble à sa place. Je me rends à peine compte des causes et je m'épouvante des résultats : je me sens dans leur ombre.

RUBEN.

On y est engrené dans des rouages qui contrarient l'ordre naturel des choses. Et c'est pourquoi tout va mal. La race y joue un rôle redoutable, Frédéric, (élevant la main) la Race! On y a méconnu ses lois : elle y agit, férocement, pour les rétablir et... pour châtier!

FRÉDÉRIC, troublé.

Mon oncle, que voulez-vous dire?

RUBEN.

Ton père a épousé une européenne, ta mère a épousé un juif. D'une telle union rarement sort un équilibre : tantôt elle se mouvra dans des discords secondaires et tolérables, tantôt dans des conflits effrayants. Pour cette triste maison, c'est le cas.

FRÉDÉRIC.

Précise, précise, pour que je trouve mon chemin dans ce sinistre labyrinthe. Tout est

obscur! Tout est prodigieusement obscur! Enigmatique est le tissu décevant du Monde. Oh! quel don douloureux que le désir de descendre dans la nuit des choses et d'y fouiller!

RUBEN.

Peut-être que moi, le frère, je devrais me taire. Mais combien le silence est difficile quand on est pris dans la lutte qui partout, aux heures présentes, s'éveille et s'étend parmi les sociétés où notre peuple a pris pied et mène le combat pour la vie, et quand on est soi-même spectateur, acteur ou victime dans un de ses poignants épisodes? Frédéric, entre ton père et ta mère a d'abord murmuré et maintenant rugit l'antagonisme racique, d'autant plus incurable qu'on les avait plus étroitement liés l'un à l'autre. Ta mère en meurt, comme ta grand-mère en est morte. Quant à ton père, mon frère, il résiste à la tourmente parce qu'il a les yeux fixés sur un espoir et sur un phare. (Pause) Cet espoir et ce phare, c'est Débora!

FRÉDÉRIC.

Débora Scheerlingenthal?

RUBEN.

Oui..., qu'il épousera quand ta mère... ne sera plus!

FRÉDÉRIC.

Oh! malédiction! Malédiction sur cette voleuse. Malédiction aussi sur son...

RUBEN.

Tais-toi! tais-toi, toi, le fils! Tais-toi et résigne-toi, comme on se résigne aux cyclones. (Frédéric s'affaisse sur un siège). Regarde en homme le spectacle auquel il t'est imposé d'assister. Vois, moi, je suis calme. Supériorité ou misère de mon sang, je suis calme. Calme, flegmatique et résigné comme un oriental transporté, charrié, par le hasard et le mystère des événements dans cette grande ville étrangère, au milieu de ces hommes qui ne sont pas de ma race, qui ne peuvent suffisamment me comprendre et que je ne comprendrai suffisamment jamais. Ils ont entre eux, comme nous avons entre nous juifs, des liens de chair; mais d'eux à nous il n'y a que des liens de convention factices et mensongers. Ils sont, comme nous le sommes, des prolon-

gements de leurs ancêtres: le chêne ne se prolonge pas avec les rameaux du hêtre qu'il voisine dans la forêt où le hasard les a plantés! (Mystérieux, lui mettant la main sur l'épaule.) Écoute! Que ne pouvons-nous, eux et nous, vivre chacun sur une terre où nos deux groupes séparés et épurés se développeraient dans un libre épanouissement, vierges de toute influence contrecarrante! Écoute! Tu as entendu parler du *Sionisme,* cette doctrine qui convie les Israëlites du monde entier à retourner là-bas, en Palestine, dans leur berceau historique héroïque; à fuir cette Europe où on les traite en intrus ou qu'ils ne dominent qu'en pillards sournois ou inconscients; à réaliser un nouvel exode, plus courageux et plus salutaire que celui conduit par Moïse au temps des Pharaons; à rendre sa fertilité à cette terre de Chanaan légendaire, aujourd'hui presque vide, presque sans fruits et presque sans moissons. Écoute! Là nous aurions, nous aussi, notre grande et glorieuse capitale dans Sion régénérée, entourant le Temple reconstruit, plus splendide que celui de Salomon ou d'Hérode. De l'ancienne Idumée à l'antique Cœlésyrie, de la mer Phéni-

cienne aux monts de l'Iturée, un royaume se reconstituerait où renaîtraient les villes et la prospérité des temps bibliques. Ce Jéricho, qu'invoque ton grand père, cette première cité conquise par nos ancêtres envahisseurs au temps de Josué, illustrée par un prodige, jadis plantée dans une oasis verdoyante comme une perle dans la malachite, maintenant un village arabe ruiné et misérable, retrouverait sa splendeur et sa renommée. Écoute! Écoute! Un peuple fraternel aux autres vivrait là, aimé, honoré, glorifié par son passé illustre! Tous les grands Juifs, comme on les nomme, gorgés de richesses, tous les pauvres juifs, prolétaires aussi misérables que les prolétaires chrétiens, luttant comme ceux-ci pour la Justice sociale, se réuniraient là-bas, dans un des pays fortunés du soleil levant, pour former une nation qui, dans son originalité pure, enfin reprise, serait peut-être un exemple pour le monde, et dont Jéhovah, comme au temps de Saül et de David, redeviendrait l'inspirateur, le protecteur et le divin directeur! Et nous pourrions nous écrier avec Jérémie: « Vive Jahvé! qui a ramené la postérité d'Israël, du Nord et de

tous les pays où il les avait dispersés, pour qu'ils habitent dans la terre maternelle » !

FRÉDÉRIC.

Rêve, rêve, beau rêve, mais rien qu'un rêve !

RUBEN.

Ah! j'y ai tant pensé, je l'ai tant étudié, médité. J'ai lu tant de livres, tant d'écrits : Tu l'entends à mon langage plein de réminiscences, comme des poésies que j'aurais apprises par cœur.

FRÉDÉRIC.

Rêve, rêve, te dis-je, rêve de poète, soit, mais rêve !

RUBEN, exalté, lui prenant la tête entre les mains.

Écoute ! Écoute encore ! Nous serions séparés, donc libérés. Ce voisinage, cette promiscuité qui, aujourd'hui, irrite et déprime, n'existerait plus. Car nous les déprimons, Frédéric, en leur donnant le goût corrosif du gain d'argent sans rien produire, par le seul mécanisme de l'usure, de la spéculation et du jeu. Et eux nous dépravent par le goût détestable d'imiter leur civilisation, leurs

arts, leurs mœurs, pour lesquels nous ne sommes pas faits et qui nous transforment en singes, ne parvenant pas à franchir le point suprême au-delà duquel la vraie grandeur habite ; restant toujours de médiocres pasticheurs, plus ou moins habiles, d'une vie cérébrale qui n'est pas la nôtre, comme en témoigne l'Histoire, comme en témoigne surtout la race sémitique entière, dont nous ne sommes qu'un groupe restreint, partout où elle a été maîtresse de vivre à sa guise, comme dans l'Arabie encore impolluée, et au Maroc non encore conquis. Nous ne sommes point eux ; ils ne sont point nous. Et nous ne nous pénétrons réciproquement que par nos tares. C'est une purulence infectant les tissus par rayonnement. Quand les circonstances et leur bénévole ignorance nous mettent à la tête de quelque service, public ou privé, nous le dirigeons avec notre esprit juif, nous le substituons à leur esprit national. Pourquoi la féroce Nature joue-t-elle ce jeu de vouloir nous faire vivre ensemble ? Nous nous dégradons les uns les autres, nous nous faisons réciproquement bâtards, nos deux races vivent en état d'adultère. Qu'elle est

magnifique la variété de ces races, qu'elle est répugnante et dérisoire leur confusion !

FRÉDÉRIC, lui prenant les poignets.

Comme à tes paroles pour moi se dévoile la réalité ! Quelle leçon apparaîtrait si, seulement, tout ce qui est juif parmi ce monde où nous vivons, revêtait le costume de sa race et, par ce symbole visible, révélait la divergence énorme des âmes et l'extravagance de leur assimilation.

RUBEN, se dégageant, s'exaltant de plus en plus et élevant la voix.

Le costume ! Oui, il serait révélateur. Mais le faut-il quand on est attentif ? Les visages, les allures corporelles, le type, indestructible malgré des siècles de vie contiguë, ne suffisent-ils pas ? La psychologie surtout, cette vraie caractéristique de l'Homme ? La race, la race ! Pas les races fictives entre les peuples de même souche ethnique. Pas les fausses races, latine, germaine, slave, simples variétés historiques d'une masse originaire commune. Non, les vraies races naturelles irréductibles : aryens, sémites, nègres, mongols, hindoustanis. Les races dont on ne s'évade

pas, ni par l'éducation, ni par le puéril changement de costume. Les races qui correspondent à des âmes différentes, à des essences foncières, entre lesquelles l'interpénétration et l'interéchange ne sont jamais qu'un jeu mystificatoire. Querelle de religion, dit-on, misérable querelle issue du fanatisme! Jadis, oui, cet antagonisme eut cette expression passagère dans des cervelles insuffisamment instruites et documentées. Mais aujourd'hui peut-on sérieusement invoquer encore cette explication intéressée, quand, chez nous, comme chez eux, la Religion s'efface et que, néanmoins, le conflit s'exaspère? Non, ce n'est plus qu'un prétexte. La cause est plus profonde. C'est l'opposition des psychologies, te dis-je, de la vue animique sur des milliers de choses. C'est la race, la race, la race! Sage ou insensé, avec d'innombrables intelligences, sœurs de la mienne, vierges d'hostilité et de haine contre cette partie de l'Humanité créée différente de la nôtre, Frédéric, je ne vois de remède efficace que dans l'exode prêché par le Sionisme!

(Vers la fin de cette tirade, Michel est entré et a écouté au fond de la scène).

SCÈNE XXI

MICHEL, railleur.

Voilà l'oncle qui galope son dada du Sionisme. Bien en selle, je l'avoue, et un brillant galop. Mais un galop d'écuyer dans un manège, pour la haute école, sur place, sans effet pratique.

RUBEN.

Tu écoutais, sceptique? Tu écoutais, gouailleur?

MICHEL.

Oui, bon oncle, j'écoutais tes... bêtises, toute ta machinerie du Sionisme. A ton exaltation et à ton emballement je t'aurais cru Aryen, tu sais ces Aryens, qui, à certaines heures, éprouvent le besoin de faire des sottises et nomment ça l'Enthousiasme. Alors tu crois sérieusement à toutes ces fanfares (je pourrais dire fanfaronnades) des congrès Sionistes où l'on porte Monsieur Max Nordau en triomphe sur les torses trapus d'êtres au crâne chauve, au nez en volute, aux oreilles en raquettes de cactus, aux paupières turques

en écailles de moules, aux jambes courtes et au bas des reins trop large? A ces signes, on les reconnaîtrait comme le prêtre à sa tonsure, ou l'éléphant à sa trompe, ou le bossu à sa bosse.

RUBEN.

Oui, j'y crois, comme à tout ce qui est rayonnant espoir et retour à la vraie Patrie!

MICHEL.

Et tu t'imagines que les milliers de juifs installés et bien installés dans la ruche européenne vont, comme ça, sur un signe, tout lâcher pour aller défricher les déserts de Syrie et dessaler la mer Morte?

RUBEN.

Suis-je seul à le croire?

MICHEL.

Ah! non, j'en conviens. Mais vit-on jamais les fous à l'état d'échantillons uniques? La Déraison est une déesse qui, au contraire de sa sœur la Raison, ne va jamais sans un imposant cortège... de détraqués.

RUBEN.

Merci, mon neveu.

MICHEL.

Et tu retournerais dans ces lieux détestés où sont éclos nos plus grands malheurs, où nous fûmes vaincus, vendus, chassés, déracinés, massacrés ?

RUBEN.

On ne déteste les lieux où l'on a été vaincu que lorsqu'ils ne sont pas la Patrie.

MICHEL, froidement.

Tout pays est patrie pour le Juif, comme pour le poisson toutes les eaux. — J'ai, moi, une autre conception de la mission d'Israël et de notre avenir. Vous êtes un séditieux, Ruben Jacob, et vous vous dépensez en gesticulations éphémères. Je ne suis pas pour partir, moi, mais pour rester. Pour rester de toute la force tenace qu'on peut mettre à rester où l'on est bien et où « l'on profite ». Ah ça, mais qui pillerons-nous donc en ce nouvel Israël sur les rives sablonneuses du Jourdain et du lac Asphaltite ? Nous devrions opérer sur nous-mêmes ! Voilà qui serait char-

mant ! « Ugolin et ses fils » alors comme firme sociale. Le pâtissier mangeant sa propre marchandise !

RUBEN.

Piller, piller, toujours cette idée inhumaine de dépouiller, de détrousser, d'accumuler, cette idée de guerre, d'orgueil, de haine et d'égoïsme.

MICHEL, sardonique.

Voyons, mon oncle, si nous laissions de côté les rêvasseries niaises à la mode de ce jocrisse de Philarète Boudard et de notre Fréderic, ce doux ange Gabriel lymphatique. Piller ! Ce mot brutal vous fait sursauter. Mais qu'est-ce qu'ils ont fait ces gens que nous pillons, si ce n'est nous piller durant des jours sans nombre ? Et qu'avons-nous fait tout au long de l'Histoire, à commencer par le départ de la terre de Mikraïm aux savoureux oignons, sous Moïse, en emportant ce que je nommerai « l'argenterie » des bons Egyptiens, en continuant par la conquête de Chanaan sous Josué accompagnée de sacs et de massacres tout à fait gentils, et en achevant par nos rafles de Bourse contemporaines. Ces rafles auxquelles nous initia le grand Nathan Mayer Roth-

schild, quand, en 1815, le soir de Waterloo, il quitta les bagages anglais où il guettait les événements, courut en chaise de poste à Ostende, traversa la mer au péril de sa vie, dans une barque de pêcheur, tomba au Stock-Exchange à Londres, seul encore à connaître la décisive victoire, et quand, en une séance, jouant à la consternation et à la baisse, tandis que ses agents achetaient secrètement pour lui les fonds d'Etat dégringolants, il ratissa aux gogos vingt cinq millions d'une affilée? Car le talent suprême en finance, c'est de savoir ce que les autres ne savent pas et de jouer à coup sûr pendant qu'ils pataugent; de les aider même à se tromper avec le secours de notre bon ami et serviteur, le journalisme. Croyez-moi, mon oncle vénéré, la guerre, la piraterie, la banque, sont une trinité autrement solide que celle du catholicon.

FRÉDÉRIC.

Mais aux cartes, ce serait de la tricherie abominable!

MICHEL.

Jeune homme, il ne s'agit pas des cartes, mais de la Finance! L'anecdote fameuse du

premier Rothschild nous a montré le chemin. Elle fait partie de notre Bible mieux que les historiettes d'Esther, de Ruth, et de Judith. Et, depuis, ce que nous avons fait de kilomètres sur ce chemin des grandes fortunes! Piller, piller! vilain mot, soit! C'est *Spéculer* qu'il faut dire, en payant des publicistes pour exposer, dans les revues scientifiques et mondaines. que sans la Spéculation l'industrie et le commerce languiraient (Riant.) Entre nous, c'est comme si on enseignait aux moutons et aux bœufs que sans les entrecôtes, les gigots et les abattoirs ils seraient un très malheureux bétail. (Il rit aux éclats).

FRÉDÉRIC.

Tais-toi, mauvais génie!

MICHEL, haussant les épaules.

Au surplus, il y a plusieurs manières, celle du loup qui vous saute dessus, celle du renard qui tourne autour. La force ou la ruse, l'insolence ou l'obséquiosité, mais l'audace et l'opiniâtreté toujours. Si vous préférez l'entregent (pour ménager, je m'abstiens de dire l'intrigue), nous avons de quoi vous servir : voyez comment se pousse Isaac Forbach le

peintre, dit le taret, qui expose à la fois les portraits du Pape, de la Goulue, de Rothschild et d'un chocolatier; voyez comment se démène Eliphas Ocula, dit le furet, poète dramaturge polisson, spécialités pour descendantes de Sapho, pour celles que je nomme les « diphtongues », qui maquille son nom, par trop palestin, en Maxime de Langis. Je vous laisse le choix : il y a pointure pour toutes les mains, pour tous les pieds, pour toutes les pattes.

FRÉDÉRIC.

Ton cynisme m'effraie et me fait mal. Cette impudence hardie, cette impudeur, dans ce que toi, et tes pareils, tu oses jusqu'à l'indécence morale; cette absence de tenue humaine et révérante; cette inconscience de *verecundia*, comme dirait Fabricius, me déroutent et me bouleversent.

MICHEL.

Te déroute, te fait mal! Femmelette. Mon cynisme! La vérité, monsieur, la pure vérité! Vous n'avez pas assez d'estomac pour la supporter! La vérité toute nue et extraite de son puits. Indécente, naturellement, puisqu'elle

n'a pas même de feuille de vigne. Tu ne nieras pas que nous sommes des Arabes, hein ? Si ceux-ci nous dédaignent à l'égal des chrétiens, ce n'est point parce que nous sommes d'un autre sang, mais parce que le hasard nous laissa en dehors du grand remue-ménage religieux mené par Mahomet et qu'ils ne crurent pas devoir estimer ces hébreux que méprisaient d'autres peuples. Le Sémite, c'est la grande race improductive, vivant et ayant toujours vécu féodalement et royalement sur le patrimoine d'autrui, élégamment stagnante quoique prodigieusement remuante pour les expéditions où l'on joue la razia. Les pirates barbaresques, les corsaires musulmans, les marchands d'esclaves, qui vécurent des siècles en écumant la Méditerranée, en ravageant les côtes européennes et les contrées africaines (où ils opèrent encore), mais ce sont nos ancêtres et ce sont nos frères ! Et nous n'allons pas croire, n'est-ce pas, qu'il nous est possible d'échapper à cet atavisme. Ce qu'ils faisaient brutalement par la force, nous le faisons plus sûrement par l'habileté et l'adresse. C'est, dirait ton Fabricius, l'intellectualisation moderne des

activités sociales où la ruse remplace les coups, les faits de cérébralité les faits de sang. Ne contrarions pas notre nature. Nous réussissons si prodigieusement quand nous lui obéissons en bons fils soumis et avisés! La Judée, bonne ou mauvaise, il est glorieux d'en disperser l'âme sur le Monde.

RUBEN.

Mais, ne crains-tu pas, malheureux, les résistances, les retours offensifs, les représailles, les balayages, la révolte, l'insurrection des Dupes? Ne verront-ils pas clair un jour? Ne se lasseront-ils pas de nous? Ne nous traiteront-ils pas comme aux États-Unis on traite les Chinois et les Nègres? Ne nous écarteront-ils pas des emplois publics et des directions sociales? N'entends-tu pas déjà fréquemment dire que c'est un grand malheur pour un peuple d'être inspiré par des psychologies qui lui sont étrangères? Ils sont dangereux les ostracismes lents à venir parce qu'ils sont mûrement médités et solidement établis sur des expériences douloureuses et des misères trop longtemps répétées. Le triomphe dont tu te vantes est peut-être de

ces triomphes dont la Nature aime à faire les précurseurs du désastre. Je le répète, prends garde à l'insurrection des dupes!

MICHEL.

Des dupes! Intéressantes probablement? Des dupes! aussi avides que nous qui les tondons. La vraie habileté consiste moins à ne pas commettre de fautes qu'à profiter de celles des autres. — Eh! qu'ils se défendent ces nigauds d'Européens flasques et asservis à notre primauté financière, flottant dans l'enfantillage de leur chevalerie et de leurs délicatesses, marinant dans la niaiserie de leur amour et de leurs admirations pour l'exotique et l'étranger, spécialement pour le Juif. Ils se laissent faire, ils se laissent faire! Leur sentimentalité est une tare, leur sensibilité est une infirmité que notre race, dure même quand elle caresse, ne connaît pas, (regardant Frédéric) si ce n'est dans ses échantillons frelatés. J'aime la lutte et ses hasards; et je n'en redoute pas l'issue en considérant ce que nous, en si petit nombre, mais résolus et tenaces dans nos instincts, dépouillés de ce qu'ils nomment « les scrupules » de leur

moralité gélatineuse, nous avons su prendre à cette masse en proie à la mollesse et aux illusions de ses tendresses humanitaires. Nous devons frapper de catastrophes ceux qui osent se dresser contre nous. Gare à qui nous résiste ou qui nous démasque : son compte sera clair, prompt et terrible. Moi, je ne discute pas, je supprime net.

FRÉDÉRIC.

Brutal ! Cruel ! Impitoyable !

MICHEL.

A bas les utopies inspirées ou prêchées, l'alliance des âmes impossible à obtenir, l'irréalisable consentement universel ! A bas les théories patelines, les illusions philanthropiques ! Je pratique, moi. Je suis logique comme un coup de hache. Nous devons soustraire les phénomènes économiques aux lois naturelles et nous en emparer pour les faire évoluer à notre guise et à notre bénéfice par la coalition tacite ou avouée de nos forces et de nos ressources. Nous avons raflé l'Argent, nous le raflons encore sans nous interrompre, et avec l'argent nous avons escamoté la presse. Cela suffit. D'armes plus

formidables et plus sûres il n'en est point. Nous sommes des conquérants et nous sommes, désormais, des victorieux !

RUBEN.

Je te dis...

MICHEL, violent.

Tais toi ! Tais toi ! Je veux que nous soyons partout. Il nous faut un Juif dans tous les camps et dans tous les coins ; il nous en faut à tous les étages, de la cave au grenier ; il nous en faut de purs et de déguisés ; il nous en faut de protestants et de catholiques ; il nous en faut dans le conservatisme, dans le libéralisme, dans le radicalisme, dans le socialisme, dans l'anarchie ; il nous en faut même dans l'antisémitisme pour le retourner comme un gant au bon moment ; cela doit pénétrer la société aryenne comme l'oxygène le sol terrestre, comme la trichine le porc, comme... le mercure les avariés pour les guérir... ou les démolir, qu'en sais-je, et cela m'est égal !

FRÉDÉRIC.

Brutal ! Cruel ! Immiséricordieux !

MICHEL.

Indolent! Langoureux! Mollasse! — Abjurons au besoin. Convertissons-nous. Cela dure tant que ça dure. Tant que ça sert. Il est toujours temps de faire machine en arrière et de revenir « à la foi de ses pères. »

RUBEN.

Tu es vaillant, Zabulon, tu es insolemment vaillant! Je m'incline devant la beauté barbare et l'originalité presque scélérate de ta forte nature. Tu as le dédain, ou plutôt le mépris de l'adversaire. Tu as le mépris du danger. Ce sont les qualités des dominateurs. Ce sont aussi les défauts redoutables de ceux qui finalement se font abattre. Serais-tu de ceux que la victoire mène à l'écroulement? Nous avons grandi jadis par une ostentation d'humilité et de misère. J'ai peur que nous ne tombions par une ostentation de faste et d'insolence. Je t'admire, mais ne te suis pas. (Il sort).

FRÉDÉRIC.

Moi aussi je t'admire, mais je ne t'aime pas. Tu as l'horrible force que les êtres sans

scrupules tirent de leur insensibilité même. Ah! ce rôle affreux! Assister à leurs querelles rageuses! Les voir aux prises ces conservateurs, ces réactionnaires, ces avancés, ces révolutionnaires, se déchirant au premier plan! Et derrière eux, flegmatiques, agiles, habiles, imperturbables, les Juifs ne s'interrompant pas de leur vider les poches! Et en être! — Je te quitte, je retourne près de la Mère... (à part, en sortant, la face entre les mains), près de la douce, de la caressante, de l'apaisante infirmière de mon âme incessamment bousculée et violentée.

SCÈNE XXII

MICHEL, seul et froidement méditatif.

Qu'il en soit pour chacun de nous comme le voudra Jahvé, notre Elohim! Notre Bible est ma Loi, cette Bible où « Il » règne, défenseur d'Israël, impitoyable et féroce pour les ennemis d'Israël; cette Bible où les chrétiens puérils ont été prendre en légion leurs types, leurs symboles, leurs emblèmes, en accommodant sa belle brutalité sauvage à leur senti-

mentalisme anémique pourri d'esthétisme; cette Bible qu'ils ont grotesquement coiffée des fraternelles balivernes de leur Christ, le mouton bonasse qui prêche au troupeau la tonte et l'amour du berger qui l'égorgera, leur Christ, ce Juif de contrebande, cet aryen germé en terre de Galilée, en terre d'étrangers, de Gentils, immémorialement méprisée par les Hébreux de Juda, par les Hébreux authentiques. (Ironique) Et leur *Nouveau Testament*, qui jure avec l'Ancien comme un bonnet de femme fanfreluché sur la tête de Judas Maccabé, annexe ridicule et contradictoire de cette Bible qui est mon guide! ... Et pourtant je ne crois plus guère aux vieilles religions, chansons pour voix chevrotantes et mentalités séniles. Mais au dessus de ce que notre Bible a de religieux, j'y vois ce qu'elle contient de virilité et de puissant orgueil, de vraiment conforme à mon sang, à mon essence, à mon Natalisme! Et pour cela, en fils pieux et irréductible, je l'admire, je l'aime (s'inclinant humblement) et je me soumets à son Esprit!

SCÈNE XXIII

DÉBORA, survenant.

Je rentre avec votre Père et votre sœur Noëmie. Ils m'ont quittée pour aller voir la malade. Ça va donc de mal en pis pour elle ; selon ce que m'a dit le valet de chambre, les crises d'étouffement augmentent ! La phtisie achève de ronger les poumons.

MICHEL.

Oui! la fin nous surprendra d'un moment à l'autre. Cette maladie est une plante qui pousse organiquement la mort, comme la santé pousse la vie.

DÉBORA, agitée.

Michel, je profite du moment. Vous êtes sans fadeur sentimentale ; vous jugez l'existence en homme de guerre envisageant tous les accidents et leurs chances, et se décidant sans hésitation, chevauchant au-dessus des morts et des blessés fauchés dans les sillons. On peut vous parler crûment, surtout quand le temps presse. Vous ne vous congestionnez pas pour des fadaises, et les brusques conjonc-

tures ne vous encotonnent pas les jambes. Louise va mourir! Votre père sera... libre. Vous savez qu'il m'aime.

MICHEL.

Et vous l'aimez?

DÉBORA, énigmatique.

Probablement. Au surplus, indépendamment de toute passion... amoureuse, votre père est en très belle posture, et je veux ce mariage pour mon définitif établissement mondain.

MICHEL, railleur.

Et financier...?

DÉBORA, résolument.

Et financier.

MICHEL.

Veuillez agréer l'expression de mon admiratif respect. Mariage d'inclination et de raison. Sait-on jamais, en pareil cas, si l'inclination n'est pas pour la dot et la raison pour la personne!

DÉBORA, le frappant de son gant.

Subtil et discourtois plaisantin. Pensez

cela et ne le dites pas. (Grave et lente) Je vous assure que j'ai... un goût... très vif... pour le... pour la... (Brusquement) enfin pour votre père! Mais quittons ce propos. (Avec décision) Puis-je compter sur vous ? Je ne veux pas trébucher dans la victoire.

MICHEL, avec quelque ennui.

Mais oui. J'aurais peut-être préféré qu'il restât... libre. On est plus fort. Et pas de nouveaux héritiers. Mais vous l'avez ensorcelé et je ne perds pas mon temps à marchander avec l'inévitable, pas plus avec la mort de ma mère que la destinée m'impose qu'avec vos plans conjugaux. En homme, en soldat, je me courbe et j'obéis. (Tendant la main) Touchez là, c'est promis. Du reste, vous avez des qualités de combat et... d'apparat, précieuses. Vous me faites l'effet (se rapprochant très près... et sourdement) d'une belle brigande.

DÉBORA, frôleuse et lui tapotant la joue comme si c'était Alfred.

Flatteur, va!... Nous en reparlerons ..

SCÈNE XXIII

ALFRED, entrant hâtivement.

J'ai trouvé Louise couchée, opprimée, étouffant. J'ai laissé Frédéric et Noëmie près d'elle. (Navré) Cette extravagante de Noëmie voulait lui faire admirer son nouveau chapeau et lui raconter « une magnifique occasion » qu'elle vient de faire. (Il se frotte le front.) Débora, je ne pourrai demeurer longtemps ici.

DÉBORA.

Je vais partir. Je n'étais entrée, vous le savez, que pour savoir si le vieux Jacob était déjà revenu de la Chancellerie de Mingrélie où doivent arriver aujourd'hui les brevets officiels, fameux et convoités, faisant de vous, mon cher, un Baron, et du vieux bonhomme un Commandeur.

ALFRED, l'air affaissé.

Ne me parlez pas de cela en ce moment. (Pensif) Quoi qu'il arrive dans la vie... quoi qu'on fasse... (plus lentement) et quoi qu'on ait

fait avec une résolution dont l'énergie semblait devoir écarter tout... remords, un flot d'appréhensions et de regrets remonte quand approche l'heure des effets définitifs. (Il se lève.) Allons, je dois être près de ma femme,... (plus bas, à part) près de ma femme!

SCÈNE XXIV

LE VIEUX JACOB, faisant irruption, en houppelande comme au premier acte, brandissant, d'une main des parchemins, de l'autre son chapeau.

Victoire! victoire! Jéricho! Jéricho!

DÉBORA, lui arrachant les pièces et les parcourant hâtivement.

Ça y est! Nous avons un Baron « de Jacob ». Voyez, Alfred, ça y est! ça y est! (Alfred se détourne et s'écarte avec impatience).

LE VIEUX JACOB, arrachant à son tour les pièces à Débora, toujours exultant, les brandissant.

Et je suis Commandeur! Je suis très riche et commandeur! Tu es très riche et tu es Baron! (S'agitant) Je m'épanouis, je me trémousse, je me convulse. Jéricho! Jéricho!

MICHEL, qui s'est assis, avec humeur.

Fiche-nous donc la paix avec ton Jéricho !

LE VIEUX JACOB.

Tu cries bien Vivat ! Vivat ! toi, quand tu es très content. J'aime mieux, moi, vieux Juif indécrottable, de l'hébreu sémitique que du latin aryen. Toi qui es d'Israël aussi purement qu'un Roboam ou un Jeroboam, tu devrais faire comme moi. Mais tu transiges.

MICHEL.

Eh bien soit ! Pour te faire plaisir (sans se lever et sans crier) Jéricho, Jéricho. Tes grandes oreilles sont-elles satisfaites ?

LE VIEUX JACOB, s'exaltant.

Non ! pas comme ça ! Il faut le crier de toutes ses forces ! Il y a une vertu talismanique là-dedans, une vertu de triomphe contre les gentils, contre les nazrani, contre les roumi, contre les Goims, nos ennemis, les ennemis de Jahvé que nous envahissons comme jadis les rats en je ne sais quelle ville d'Allemagne, qui dévorèrent tout même les chats. Pense au temps de Josué, de cet Iehoschoouä ben Noun, ministre de Moschi, de Moïse comme

ils prononcent. Ecoute la Bible, la Bible sacrée, dictée par Jahvé lui-même, et que nous, les anciens, les fidèles, les incorruptibles, nous savons par cœur. (Il se couvre solennellement de son chapeau comme à la Synagogue et regarde fixement dans le vide) : « Jéricho, la » ville close, se ferma devant les Bené-Israël; » personne n'en sortait et personne n'y pou- » vait entrer. « Vois, dit Jahvé à Iehoschooua, » je t'ai livré Jéricho et son Roi, et ses guer- » riers. Vous ferez le tour de la ville, tous les » hommes de combat ; vous le ferez une fois ; » ainsi agirez-vous pendant six jours. Sept » cohènes porteront sept trompettes reten- » tissantes devant l'Arche. Mais au septième » jour, vous ferez sept fois le tour de la ville, » les prêtres sonnant dans les trompettes. Au » son de la corne éclatante, sitôt que vous » entendrez la voix de la trompette, tout le » peuple jettera une grande clameur (avec une » énergie sauvage, élevant les deux mains) et la » muraille de la ville s'écroulera sous elle- » même. Alors chacun montera devant soi »! (Il les regarde en silence, successivement, solennel, interrogateur, agrandi, et ôtant son chapeau). Eh bien ! cette aventure du livre de Josué, c'est le

symbole de notre attaque et de notre entrée dans la société chrétienne, dans la cité européenne dont notre nation divine, l'élue de Dieu, « la première aristocratie du monde », fait crouler les murailles et où nous montons. Et c'est pourquoi chaque fois qu'une pierre en tombe et que nous y pénétrons davantage, moi Salomon, Schelomo, Jacob, je crie du fond de mes entrailles : (avec frénésie) JÉRICHO ! JÉRICHO !! JÉRICHO !!!

MICHEL, qui s'est levé pendant que parlait son père, d'une voix froide, mais résolue et haute.

Jéricho ! Jéricho !!

DÉBORA, enthousiaste.

Jéricho ! Jéricho !

ALFRED, regardant dans le vide, faiblement, comme un écho.

Jéricho ! Jéricho !!

JACOB, MICHEL, DÉBORA, en délire, se prenant les mains, en rond, ensemble et en prolongeant la dernière syllabe.

Jérichooooo !

FRÉDÉRIC. Il est entré brusquement, mais s'est arrêté, les écoutant, les regardant, puis gravement.

Mon père, la Mère est morte!

LE VIEUX JACOB, se retournant comme mû par un ressort.

Hein! quoi?... tu dis?... Louise... morte?
(Avec un mouvement de joie, se dressant formidable.)
JÉRI...... (il s'interrompt brusquement).

Rideau.

FIN.

Courouble (Léop.). Mes Pandectes	3	50
— Notre langue	1	00
— Profils blancs et Frimousses noires	3	50
— La famille Kaekebroeck	3	50
— Pauline Platbrood	3	50
— Les noces d'or de M. et Mme Van Poppel		
De Coster (Charles). La légende d'Ulenspiegel	5	»
— Légendes flamandes	3	50
De Haulleville (Baron). En vacances	3	50
— Portraits et Silhouettes, 2 vol. à	3	50
— J. M. J. Bodson	2	»
Delattre (Louis). Contes de mon village	3	50
— Les miroirs de jeunesse	3	50
Demolder (Eugène). Contes d'Yperdamme	3	»
Destrée (Jules). Journal des Destrée	1	»
Eekhoud (G.). Les fusillés de Malines	3	50
— Au siècle de Shakespeare	3	»
— La nouvelle Carthage (édit. définitive)	4	»
— Nouvelles Kermesses	3	50
Emerson. Sept Essais, avec préface de Maeterlinck	3	50
Garnir (George). Les Charneux	3	50
— Contes à Marjolaine	3	50
Greyson (Emile). A travers passions et caprices	3	50
Krains (H.). Histoires lunatiques	3	»
Maeterlinck (M.). Théâtre. 3 volumes à	3	50
— Les sept princesses	2	»
— Serres chaudes. — Quinze chansons	3	»
— L'Ornement des Noces spirituelles	5	»
— Les disciples à Saïs et Fragments de Novalis	4	»
Maubel (Henry). Etude de jeune fille	2	»
— Quelqu'un d'aujourd'hui	3	50
Max (Gabrielle). La petite cigale	2	»
Philippe (Marie). Les Enfants sur la scène	2	50
Picard (Edmond). El Moghreb al Aksa (Mission au Maroc)	4	»
— En Congolie	3	50
— Monseigneur le Mont-Blanc	2	»
— Scènes de la vie judiciaire	4	»
— Vie simple	2	»
— Le Sermon sur la montagne	2	»
— Comment on devient socialiste	1	»
— L'Aryano-Sémitisme	3	»
Pierron (Sander). Pages de Charité	3	50
— Les délices du Brabant	3	50
Ruyters (A.). Les mains gantées et les pieds nus	3	50
Sigogne (Emile). Contes merveilleux	3	»
— L'art de parler	3	50
Tordeus (Jeanne). Manuel de prononciation	2	»
Van Beneden (Baron). Le Mariagicide	2	50
Van Doorslaer (Hector). Sur l'Escaut	3	50
Van Lerberghe (Charles). Les Flaireurs	1	»
Waller (Max). Daisy	3	»
Will (I.). Une Squaw	1	»